



SAINT JOSEPH, PROTÉGEZ-NOUS !

NOTRE communauté de Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur de Jésus... et du Cœur Immaculé de Marie, est née et a grandi sous le patronage de saint Joseph. En vertu du prologue de notre sainte Règle : « *Ils auront une intime prédilection pour Nazareth et désireront revivre auprès de la Sainte Famille tout le mystère de sa vie cachée. Saint Joseph sera leur grand Protecteur et la Vierge Marie, leur Mère.* » (article numéro 2)

Notre Père fondateur, l'abbé Georges de Nantes, en religion frère Georges de Jésus-Marie, était d'une noble lignée, comme saint Joseph ; il était enfant de l'Église, prédestiné à la servir dès sa naissance, le 3 avril 1924, et appelé par la voix du chanoine Patriti, le jour même où celui-ci le baptisa sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Louis de Toulon, le 5 avril :

« *Et celui-ci, Commandant, n'en ferons-nous pas un prêtre ?*

– *Eh bien ! Monsieur le Chanoine, si c'est la volonté du Bon Dieu, nous le lui donnons. Ce serait pour nous un grand honneur.* »

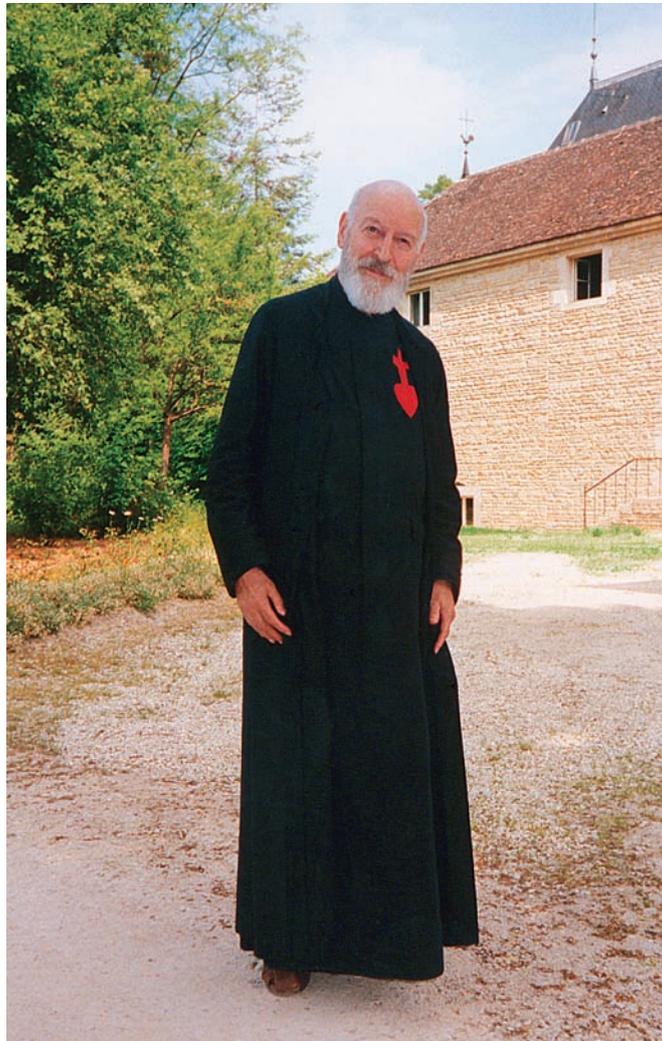
Prédestiné à la garde de la Sainte Église, comme saint Joseph à celle de l'Immaculée, pour la défense de la virginité de sa foi inviolable contre les assauts du modernisme et du progressisme de retour dans l'Église de France, "libérée" par les soldats d'Hérode en 1944, le combat commence dès son entrée au séminaire en 1943, et ne cessera plus jusqu'à sa mort le 15 février 2010.

Ordonné prêtre en 1948, ses dix premières années

de sacerdoce furent une succession d'exils, dont un à Pontoise en 1952, ô ma chance ! qui le conduisirent à chercher refuge à Nazareth, comme saint Joseph ! dans ses trois paroisses, de Villemaur, Pâlis, Planty, où il fonda notre communauté en 1958, devenu époux de l'Église en la collégiale de Villemaur, baptisant,

confessant, éveillant des vocations par l'amour de la Vierge Marie, pendant cinq ans de « *vie cachée* ».

Un nouvel exil l'obligea à trouver refuge en cette maison Saint-Joseph, d'où il s'élança dans la vie publique pour combattre la désorientation diabolique où le concile Vatican II plongeait l'Église tout entière. C'est alors que frère Georges de Jésus-Marie, notre Père, manifesta tous les traits dont le pape François caractérise saint Joseph dans sa Lettre apostolique. Les sept traits définis par le Pape aboutissent, quand on les applique à notre Père, aux sept dons du Saint-Esprit parce qu'on passe de considérations naturelles, voire "écologiques", à l'accomplissement de la vocation surnaturelle de saint Joseph, époux de la Vierge Immaculée.



Notre Père à son retour d'exil (1997).

1. « *Père aimé* », oui, de beaucoup d'amis, destinataires des *LETTRES À MES AMIS* de 1956 à 1967, pour la joie de la Vérité enseignée inlassablement avec *SAGESSE*, premier don du Saint-Esprit, une *Sagesse* accomplie. Il suffit de relire ces 252 *LETTRES À MES AMIS* pour s'en convaincre.

2. « *Père dans la tendresse* » du Cœur de Jésus-Marie avec *PIÉTÉ*, une tendre piété.

3. « *Père dans l'obéissance* » aux volontés de Dieu, manifestées par le Cœur Immaculé de Marie à Fatima : CRAINTE FILIALE.

4. « *Père dans l'accueil* » de toute âme, en direction de conscience par le don de CONSEIL.

5. Père au courage créatif : d'une fécondité inépuisable, fruit surabondant du don d'INTELLIGENCE pour construire une "cathédrale de lumière".

6. Par un « *travail* » inlassable : soutenu par le don de FORCE.

7. « *Dans l'ombre* » : à la seule lumière du don de SCIENCE « qui donne la connaissance et le sentiment fort de l'exacte valeur des choses ou, si l'on veut, de leur vanité essentielle » (*MÉMOIRES ET RÉCITS*, t. I, p. 67-70). Et donc sans la moindre ambition qui le distrairait du seul but de tous nos travaux : la contemplation et la défense de la Vérité.

« *Marchons en paix en regardant le Ciel, l'unique but de nos travaux.* » (sainte Thérèse, avril 1889) Même au prix des permissions à obtenir des autorités pour la fondation de notre communauté. Au point que nous ne sommes toujours pas « *reconnus* » !

C'est pourquoi son œuvre est encore aujourd'hui « *dans l'ombre* », conformément à l'ultime caractéristique de saint Joseph, selon le pape François : « *Père dans l'ombre* ». Monument de sagesse absolument méconnue, qui nous fait héritiers, nous, ses disciples, des fondateurs de notre Église et de notre monarchie très chrétienne, et adoptés par eux, sous la houlette de saint Joseph, avec « leurs cent cinquante vérités et bontés, beautés humaines et chrétiennes, ou pour mieux dire monastiques et monarchiques » (*MÉMOIRES ET RÉCITS*, t. II, p. 194-196).

La plus belle expression de la « *tendresse* » de notre Père, qui est la seconde caractéristique de saint Joseph selon le pape François, nous l'avons éprouvée le jour de son départ en exil par obéissance à notre évêque : « *Pour une fois qu'il me parle !* » Le soir, nous regardions en communauté "LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER" d'Henri Ghéon joué par nos phalangistes canadiens, et il me faisait préparer sa valise en secret pour quitter la maison dans la nuit, comme saint Alexis... Laisant un billet sur la commode de la sacristie : « *Frères et sœurs, ma bénédiction. Ne pleurez pas, car c'est le bon chemin de Croix. Obedientia in dilectione, obéissance dans la dilection. Frère Georges de Jésus.* »

Obedientia, soumission à la Volonté divine exprimée par l'autorité légitime ; avec force et encouragement mutuels *in dilectione*, dans la tendresse.

Dans l'auto, il me dit : « *C'est la piété qui vous sauvera.* » Une tendre piété.

En ce qui concerne le quatrième point : « *Père dans l'accueil* », il s'exprime chez notre Père par une confiance à nos frères et sœurs révélant ses luttes

intimes : « *C'est difficile de pardonner. Il faut se conformer au Cœur Sacré de Jésus. Mon premier souci est le retour de la hiérarchie à la vraie foi catholique. Il ne faut pas arrêter le débat sur l'injustice qui m'est infligée, afin de ne pas nuire au combat pour la foi et donc, à l'Église.* »

Pour être sûr qu'il pardonnait à ses calomnieurs, il inaugura une petite dévotion qu'il nous recommanda : « *Faire le signe de croix et ajouter en mettant la main droite ouverte sur le milieu de la poitrine : "Par l'Immaculée Conception, notre Mère à tous, à jamais !"* »

« *Savez-vous pourquoi je m'y suis mis avec volonté ferme et ferveur ? nous dit-il. Parce que si je ne pardonne pas, je ne serai pas pardonné, et dès le moment présent, si le souvenir des "autres" me revient sans être l'occasion d'une charité vraie et entière, mes fautes reviennent au Cœur très unique de Jésus et de Marie avec indignation contre cet enfant gâté...* »

« *Alors, l'Immaculée est invoquée comme Médiatrice pour la solution de nos affaires, mais en échange l'invocation "notre Mère à tous" inclut tous ceux que... qui... tous, ce n'est pas tous "les hommes", c'est nous tous ! Et "à jamais" veut dire : sans esprit de vengeance ou de poursuite d'une défense personnelle quelconque. Et aussi pour qu'on se retrouve tous, oui, "tous" ! au Ciel. L'enfer, c'est trop, trop, trop terrible. Je ne le veux à personne.* »

C'est dans ces sentiments qu'il est parti pour le Ciel, il y a onze ans, jour pour jour, avec le secours évident de son protecteur, saint Joseph, patron de la bonne mort. À la rencontre de la Vierge Marie dans les bras de laquelle saint Joseph avait lui-même rendu son âme à Dieu le Père pour attendre, dans le sein d'Abraham, que son Fils Jésus ouvre les portes du Ciel par sa mort sur la Croix.

Ce lundi 15 février 2010, il était 6 h 25, l'heure où la communauté récite à la chapelle les mystères joyeux du Rosaire.

« *Je sais la Maison qui m'attend et j'y cours et j'y vole sans chagrin, sans regret. Maison comme la maison de mon enfance, demeure digne de mon papa et de ma maman, maison de mon Père Céleste et de ma Mère chérie, Reine des anges et des vierges. Oh ! oh ! qu'elles sont belles vos demeures, Israël. Les pavillons de vos tentes resplendent, Jérusalem nouvelle, Ville épousée, jardins clos, monts et fontaines cristallines, Paradis !* » (*LA MAISON QUI NOUS ATTEND*, PAGE MYSTIQUE n° 86, mars 1976)

Comme il le désirait, notre Père a fait de sa mort le plus bel acte d'amour de sa vie !

Ainsi soit-il de chacun et chacune d'entre nous, mes bien chers frères, mes sœurs, et amis phalangistes, au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par vous Immaculée Conception, notre Mère à tous à jamais !

Frère Bruno de Jésus-Marie.

« SAINT JOSEPH SERA LEUR GRAND PROTECTEUR ET LA VIERGE MARIE, LEUR MÈRE. » (1)

NOUS fêtons saint Joseph, en ce mois de mars 2021 qui lui est consacré, à un double titre : par tradition et sur l'initiative du pape François qui a proclamé une année jubilaire sous le patronage de ce protecteur de l'Église, protecteur des familles nombreuses, chrétiennes, patron de l'enfance. Saint Joseph a une grande puissance sur le Cœur de Jésus, son fils. Ainsi, avec une divine piété, une paternelle miséricorde et tendresse, saint Joseph se penche sur nous et dit : « *Ne désespérez pas, je suis là, je prie pour vous.* »

Jamais les forces de l'Enfer ne se sont déchaînées à ce point, jamais l'Église n'a été si peu protectrice des âmes, surtout de celles des enfants. Le Mal devient de plus en plus tyrannique, méchant, contraignant ; il veut la chute des bons ; et à lui faire la guerre, on risque soi-même bien lourd ! Le troupeau est abandonné de ses pasteurs sur terre, et des gouvernants dont le devoir serait de punir les crimes !

Cependant, nous n'avons pas le droit d'être tristes, déprimés parce que Jésus et Marie sont là, parce que saint Joseph est notre grand protecteur. Faisons appel à Dieu avec confiance par l'intercession de Jésus, Marie, Joseph.

« Il me semble, disait notre Père, que va se lever dans le monde un beau jour, en quelque endroit, un berger ou un ignorant quelconque qui va faire savoir au monde que tant que nous n'aurons pas invoqué saint Joseph, nous ne serons pas sauvés. Jésus ne peut résister aux demandes de la Sainte Vierge, et la Sainte Vierge ne peut qu'obéir à saint Joseph, parce que c'est le patron.

« Dieu veut qu'on obéisse à l'autorité paternelle qui représente Dieu le Père. De la même manière que le Fils et le Saint-Esprit au Ciel obéissent en tout à Dieu le Père, parce que c'est de Lui que la vie procède et parce qu'ils sont tout rapportés à Dieu le Père, de la même manière Dieu a voulu qu'il y ait des pères, que la société soit paternelle ; il a fait d'Adam la figure du Christ et le Christ, c'est le chef, le patron. »

Or, à Nazareth, pendant trente ans, Jésus a été celui qui obéissait à ses père et mère, à celui qu'il appelait son papa dans la vie courante et à sa maman. Le Fils de Dieu, le créateur de l'univers a voulu être soumis à la Vierge Marie et à saint Joseph. La Vierge Marie, l'Immaculée Conception, la créature la plus parfaite qui soit, a voulu toute sa vie, par obéissance à Dieu, mais aussi de tout son cœur, de tout son amour, avec toute son humilité, tout son sens de l'obéissance selon la loi naturelle, être soumise à saint Joseph.



SAINT JOSEPH ET L'ENFANT-JÉSUS
Sculpture de frère Henry de la Croix

FIANÇAILES

Joseph était un homme juste, sage, prudent, appliqué à scruter les saintes Écritures, en particulier les psaumes et les sapientiaux, et à tenter de conformer sa vie le plus exactement possible à la volonté de Dieu signifiée dans sa loi, dans ses conseils, dans ses préceptes particuliers ou ses inspirations.

Tout au long de sa vie, Joseph a obéi à la loi de Dieu, à tel point qu'il est tout disponible, tout disposé à faire la volonté de bon plaisir de son Dieu. Abandonné comme un enfant entre les mains de son père, obéissant à son Père et ainsi, déjà, au cours de cette longue première partie de sa vie, préparatoire, il est véritablement notre patron. Avant d'être le "*patron de la bonne mort*", il est celui de la bonne vie !

Cet homme d'âge, estimé pour ses vertus acquises grâce à un combat quotidien, parvenu à un état de grande sainteté, a été choisi par les parents de la Vierge Marie comme celui qui serait capable, s'il le voulait bien, de devenir l'époux de cette sainte enfant de quinze ans, qui était tellement pure et tellement tournée vers les choses de Dieu, tellement pieuse, qu'elle ne pensait qu'à une chose : se consacrer à Dieu tout entière et pour la vie.

La rencontre de saint Joseph avec Marie, notre Père nous la présentait comme un don mystique introduisant "*brutalement*" l'âme de saint Joseph dans la connaissance intime de l'amour de Dieu. De la même

manière que les enfants de Fatima, deux mille ans plus tard, saint Joseph, rencontrant la Vierge Marie, fut sanctifié par cette rencontre. L'Immaculée Conception, dans sa condition temporelle, ne respirant que la perfection divine, était image de Dieu donnant à saint Joseph une sorte d'illumination. Son visage reflétait la beauté de Dieu, la perfection de la sainteté de Dieu dont elle était véritablement le sanctuaire. Ce fut un éblouissement pour lui : sa chasteté ascétique devint mystique, parfaite et souveraine attention, occupation, disposition de tout l'être à la présence de Dieu en Marie, par Marie, avec Marie, pour Marie. En rencontrant la plus belle, la plus parfaite des créatures, la plus empreinte de la gloire de Dieu, de la beauté de Dieu, de la perfection de Dieu, son cœur s'est jeté vers elle, pour ainsi dire, trouvant en elle « *la lumière qui est Dieu* », comme disait Lucie de Fatima, la marque de Dieu, le don de Dieu. Quand saint Joseph la regardait, il la dévorait des yeux. Pourquoi ? Parce qu'elle lui faisait davantage connaître la gloire de Dieu. Et Elle, regardant saint Joseph, cet être si aimable, si respectable qui lui était déjà un visage de Dieu son Père, elle l'aimait de tout son amour de Dieu. Et plus ils étaient ensemble, plus leur amour grandissait.

Ainsi, après avoir quitté la Vierge au terme de leur première rencontre, saint Joseph était tellement empreint de ce visage, de cette puissance, de ce regard qui le ravissait, qu'il n'avait plus qu'une pensée, comme Bernadette à Lourdes : la revoir ! Pourquoi ? Pour aimer Dieu davantage, et être toujours avec la Vierge Marie afin d'être, par elle, en elle, par sa médiation, toujours à Dieu et de plus en plus !

Dès qu'il connut Marie, le cœur de saint Joseph, soudain plein d'ardeur surnaturelle, se trouva donc aimanté par la virginité consacrée à Dieu. C'était une révélation qui l'étonnait lui-même. C'était la première osmose de ce mariage d'âmes, telle que toute la vertu virginale de Marie venait maintenant éclore en Joseph !

« Alors, elle était venue chez lui comme fiancée. Dans une illumination joyeuse, saint Joseph l'avait tout de suite accueillie comme sa petite reine. Ils s'étaient donnés l'un à l'autre leurs vertus, et rien d'autre que ce trésor divin, rien d'humain.

« Leur vie commune avait commencé, non liée encore mais point capricieuse cependant. Elle ne lui appartenait pas, c'était visible, et cependant elle l'aimait d'une affection dont il n'osait mesurer l'immensité. C'était, pour ainsi dire, infini : elle le recevait dans son cœur de la même manière que lui l'avait reçue, elle, comme un don de Dieu. Son apparition le mettait en grande joie, mais il ne la retenait jamais. "*J'ai pour vous un amour jaloux et divin... Je vous ai présentée à Dieu comme une vierge pure.*" Saint Joseph avant saint Paul aimait ainsi celle que

Dieu lui avait confiée, le cœur enflammé d'un ardent désir de l'offrir, elle, cette maison d'or, cette tour d'ivoire, cette merveille des merveilles, à Dieu seul !

ÉPOUX DE MARIE

« L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une jeune fille accordée en mariage à un homme appelé Joseph ; et le nom de la vierge était Marie. L'ange entra chez elle et dit : "Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi." À cette parole elle fut toute bouleversée, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation.

« L'ange lui dit alors : "Sois sans crainte, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin."

« Marie dit à l'ange : "Comment cela se fera-t-il, puisque je suis vierge ?" L'ange lui répondit : "L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth, ta cousine, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et elle en est à son sixième mois, alors qu'on l'appelait "la femme stérile" ; car rien n'est impossible à Dieu."

« Marie dit alors : "Voici la servante du Seigneur ; que tout se passe pour moi selon ta parole." Alors l'ange la quitta. » (Lc 1, 26-38)

« Un jour, c'était celui de cette Annonciation mais Joseph ne le savait pas, il la vit transfigurée et, de ce jour-là, elle resta chez lui. Elle n'avait rien dit et cependant tout était changé. Il se sentait comblé de grâces, sanctifié étrangement comme d'une bonté émanée d'elle. Elle était depuis peu l'Arche d'Alliance qui rayonnait toute de la Présence divine, et saint Joseph en était le premier béni comme Obed-Edom l'avait été autrefois lorsqu'il avait accueilli l'arche antique sur son aire ! C'était en Joseph une illumination. Il était enivré d'un amour nouveau. Il voulait qu'elle reste chez lui. Il aurait voulu lui jurer avec solennité qu'il la garderait de tout péril, qu'il était prêt à souffrir mille morts... mais il ne dit rien, comme les simples et les sages. Son silence exprimait plus encore d'amour, de respect. Je pense cependant qu'il pleura abondamment ce jour-là, de joie, sur ses outils, ses planches, en cachette. Il se voyait le gardien du Temple et personne n'aurait pu toucher à sa Reine sans mourir, certainement !

MYSTÈRES DOULOUREUX.

« C'est alors que l'épreuve fondit sur lui. Les mystères douloureux de saint Joseph commencèrent aussitôt que la Vierge partit pour Aïn-Karim. Il avait

trouvé bon qu'elle aille assister sa cousine Élisabeth. L'absence, cette fois, lui coûta. C'était pour sa sensibilité une souffrance cuisante, une mort de tous les instants, une inquiétude cruelle, cependant qu'en son cœur juste et fort, il ne voulait que le bien et ne s'apitoyait pas un instant sur lui-même. Que ces mois furent longs, et quelle solitude !

« Lorsqu'elle revint, elle était grosse.

« La vie reprit cependant. Elle ne lui en parlait pas. D'être revenue, c'était assez dire que la chose était sainte. La rentrée dans la vie commune toute faite de prières et de silence valait une confiance claire de sa fidélité inviolable, inviolée, à son double vœu. Il l'aimait toujours et plus encore, et d'une admiration à son comble. Il voulait la garder, la protéger contre tout péril, sentant mieux quelle fragilité était la sienne, pourtant si paisible ! Dans une telle situation, il se sentait d'instinct protecteur et père nourricier. Voyant qu'elle lui conservait son pur amour, sa confiance, se réfugiant plus résolument qu'autrefois auprès de lui, il se savait davantage son époux, dans ce mystère, dans ce secret commun, si lourd et si doux.

« C'est alors que commença son vrai *calvaire*, bien différent de ce qu'on imagine. *La loi de Moïse* était là, dans sa rigueur tranchante à laquelle il n'avait pas songé tout d'abord, tant l'idée de quelque adultère lui demeurait extravagante, impensable. Tout dans son cœur, dans sa pensée, le poussait à respecter cette maternité admirable, à partager la ferveur et la grâce qui ruisselaient du cœur, du visage et du regard de son Épouse, mais la loi de Dieu, souveraine, lui ordonnait de la renvoyer et de la dénoncer même ! C'était une agonie, véritable nuit obscure de l'esprit, que ce renoncement dans une aveugle obéissance aux volontés signifiées de Dieu selon les voies communes. Il n'était qu'un juif ordinaire et devait se garder d'aller selon son sens propre là même où il sentait qu'était le bien. En l'absence de toute révélation particulière, de toute explication dissuasive, à l'encontre même de sa sensibilité déchirée, ô mort plus terrible que la mort, il fallait donc la renvoyer, et elle, de son silence, semblait encore approuver la décision qui allait la livrer ! Le sacrifice d'Abraham n'était rien en regard de cette décision affreuse ; saint Joseph, dans l'effroyable solitude de l'atelier où il se réfugiait, poussait des soupirs immenses et pleurait jusqu'à s'en brûler les yeux. Parfois la Vierge entendait, parfois elle voyait et cependant se taisait, gardant sa souveraine pudeur spirituelle et s'en remettant à Dieu, mais la douleur de Joseph en était encore augmentée et il se reprochait d'en avoir fait paraître quelque chose à sa Reine.

« À travers les obstacles qu'oppose la nature, emportant peu à peu sa dure victoire sur les plus purs sentiments de la surnature même, la décision

juste se frayait un passage, de jour en jour plus avancé, vers le dénouement héroïque. Comme Isaac, l'enfant de l'espérance, voici que Jésus et sa Mère, toute l'espérance humaine – il le sentait – l'Esprit-Saint le criait en son cœur ! – allaient prendre le chemin fatal. Par son ordre, de lui ! à elle ! un tel ordre ! ils allaient franchir le seuil de sa demeure pour n'y plus jamais reparaître.

« Qu'allait être maintenant sa vie ! sa solitude ! Il n'y songeait pas, oublieux de lui-même et déjà reconnaissant à Dieu de ce bonheur enfui. Mais Marie et l'Enfant, qu'allaient-ils devenir, livrés honteux à la dérision, à la peine, jetés dans la tempête du monde méchant dont il avait voulu les garder ! Oui, il mourait de tristesse, d'appréhension, à la pensée du coup mortel qu'il allait devoir porter à son Épouse Immaculée pour obéir à la Loi du Dieu qu'ils craignaient et aimaient bien plus qu'eux-mêmes. Marie à cette heure lui apparaissait plus sainte que jamais ! Il ne se sentait pas digne de lever sur elle les yeux ni de toucher à ses sandales ou son manteau et pourtant c'est lui qui allait la congédier, Elle, comme une pécheresse ! Saint Joseph connaissait son *agonie*. Pourtant la Loi était formelle. Il le ferait.

« C'est alors que l'Ange fut envoyé, porteur d'une grande lumière. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 99, Noël 1961)

PÈRE DE JÉSUS

« L'ange du Seigneur annonça à Joseph qu'il serait père de Jésus. "*Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre Marie pour votre épouse : ce qui est né en elle est en effet l'œuvre de l'Esprit-Saint.*"

« Il n'y avait plus à hésiter, plus à craindre. Au moment où lui était révélé qui était cet enfant et de qui il venait, une grande joie emplit son âme en même temps que s'effectuait en son esprit un profond changement. Comprenons que Joseph ne pouvait être jaloux : ce que Dieu conçoit et accomplit n'est pas dérobé mais offert au cœur et à la volonté de sa créature ! N'allons donc pas imaginer en Joseph une sorte de couverture légale, sociale, de l'œuvre divine, comme si cet homme avait accepté d'une âme d'esclave, d'être la doublure de Dieu, dont le rôle aurait été de voiler par un mensonge pieux tout au long de son existence la réalité d'une autre paternité dont il n'aurait eu que l'apparence. Hélas ! c'est à de telles vues que s'arrête ordinairement notre esprit ! Quelle triste démarche pour un ange, quelle humiliation pour l'époux frustré et invité nonobstant à consentir et se faire complice d'une sorte d'adultère spirituel, quelles manœuvres indignes de Dieu ! Ah ! rejetons-en jusqu'au souvenir à tout jamais loin de nos esprits !

« Ce bouleversement était tout au contraire exac-

tement semblable à celui qui s'était peu de temps auparavant effectué dans l'âme virginal de Marie et l'avait amenée à vouloir ce que Dieu voulait, à se prêter aux œuvres de Dieu comme une humble servante, au vrai ! comme une épouse parfaite. C'est dans de telles dispositions spirituelles que son corps, sanctifié et fécondé par cet Esprit qui régnait en elle, porta le fruit adorable vers lequel montait depuis des siècles la sève de l'humain lignage... En l'âme de Joseph aussi se faisait entendre ce même désir et cette volonté de salut. Le charpentier de Nazareth ne vivait que de cette attente. C'est elle qui l'avait gardé chaste et rendu juste au long d'une vie passionnée de Dieu seul. Il communiait avec Marie dans cette espérance et espérait avec elle en la venue du fils de David. L'ange, d'un simple mot, dirigea ce rayon issu de son cœur vers le sein de Marie, vers l'enfant qui gonflait déjà ce ventre virginal avec force et avec grâce. Cette reconnaissance, cette fixation de son amour le plus profond, le plus véhément, le plus entier qu'il eût jamais éprouvé, ce fut son acte de paternité à lui. Ce fils d'homme dont il rêvait, cette venue d'un Dieu en la chair, il l'avait désirée plus qu'aucun père n'a jamais désiré et connu d'avance le fils de ses œuvres ! Plus fort que l'instinct qui mène l'homme où parfois même il ne veut pas, et toujours où il ne sait pas, cette volonté claire en son esprit, mille fois caressée en son cœur, de l'Incarnation du Sauveur, voilà qu'elle découvrait et reconnaissait dans le sein de Marie son Objet.

« Joseph a conçu cet enfant, non sans doute dans la chair – mais *“la chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui donne la vie !”* – il l'a conçu dans son âme et de toute sa volonté, participant ainsi étroitement à la paternité de Dieu même. *L'amour et la fidélité se sont rencontrés*, comme chante le psaume, entendez la décision de Dieu et la volonté en attente du Juste. Dans ce fruit mystérieusement éclos au sein virginal de sa propre épouse, Joseph reconnaît maintenant le fruit de sa prière et de ses désirs pieux. Jamais homme n'a participé à la paternité de Dieu comme celui-ci, jamais homme n'a voulu être père et l'a été en effet comme cet homme. Il est à ce moment, le modèle parfait des pères, ceux qui enfantent dans la chair pour le Christ et l'Esprit, non pour la corruption et la mort, et mieux encore ceux qui enfantent le Christ dans les âmes, d'une ardente paternité spirituelle. Son autorité, sa dignité, il ne les dérobe pas à Dieu ; il n'empiète pas sur la souveraineté et le domaine du Père Céleste mais il reçoit dans l'Esprit-Saint une part jamais égalée, jamais approchée, de cette volonté active qui, dans l'Éternel, engendre au Père un Verbe semblable à Lui et, dans le temps, engendre en la chair de son épouse à lui, Joseph, un Dieu Sauveur.

« *“Vous lui donnerez le nom de Jésus.”* Prérogative paternelle. *“Pourquoi, vous ?”* Cela est clair et véritable : toute la longue vie cachée de Nazareth repose sur cette réalité que vous êtes son père avec Dieu et qu'il n'y a là nul mensonge, nul travestissement. Vous êtes sur l'heure entré dans cette vocation avec une allégresse indicible : cet enfant, que pour l'amour de sa Mère vous aimiez déjà, dans la crainte et le tremblement, maintenant vous le découvrez votre propre fils, connu de toute éternité. C'est lui que vous désiriez et aimiez d'un amour formé en vous par Dieu même, et que vous voyez maintenant formé d'un sein virginal qui est tout vôtre, qui par le mariage est devenu votre propre chair et juste l'instrument de vos volontés. Vous appreniez que dans la sagesse divine c'étaient votre volonté, votre prière, unies à celles de votre épouse, ne faisant plus qu'un, à cette heure décisive du salut, qui avaient été l'ultime cause humaine de l'Incarnation. Jésus, c'est vous qui l'aviez engendré avec Dieu, au sein de votre épouse, d'une volonté chaste et spirituelle !

« Et voici que vous êtes transformé : *“Réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que lui avait ordonné l'ange du Seigneur et prit avec lui son épouse. Et sans qu'il l'eût connue, elle enfanta un fils, auquel il donna le nom de Jésus.”* Écoutons Bossuet, car il est incomparable : *“Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père ; il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie, et du divin enfant.”*

« Cette fois, plus de timidité, plus de silence peuplé d'émotions et de pensées retenues, ni non plus de cette étrange vie l'un près de l'autre sans communications intimes. Joseph s'est réveillé doué d'une vocation paternelle, sûre, sanctifiante. Il a parlé à Marie. Alors cette humble épouse, qui avait tout gardé secret pour demeurer en l'état de sujétion où l'avait placée son mariage vis-à-vis de Joseph, voulut lui faire en retour l'aveu entier de son Annonciation. Sa conception virginal s'établissait maintenant en dépendance de la paternité divine accordée à son époux. Dans son humilité, elle se donnait encore la petite place de servante, pour cette grande œuvre de l'Incarnation, et rendait grâces à Joseph d'avoir sur l'ordre de Dieu accepté de la prendre pour épouse et d'avoir reconnu son fardeau délicieux pour son propre enfant. Lui, Joseph, dans la plénitude de l'obéissance à sa vocation de père, n'y contrariait pas. Il savait dans son cœur qu'il n'était rien par rapport à Elle, mais il connaissait clairement qu'en lui désormais s'exerçait l'autorité même de Dieu sur Elle et sur Jésus, le Sauveur !

« Heureux celui qui saura goûter ce mystère ! Joseph et Marie se retrouvaient après l'épreuve plus époux qu'auparavant. Jésus désormais sera leur lien. Son père, non par le sang ni par la volonté de la chair, mais par la vocation même de Dieu, c'est Joseph. Il lui appartient et lui est soumis comme la Vierge Marie elle-même. C'est le créateur qui l'a constitué prince sur sa famille et toute sa maison. C'est par lui, au jugement inspiré de Matthieu lui-même, que Jésus est fils de David ! Ayons nous aussi à cœur d'être avec Jésus, fils de Joseph le charpentier ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 102 du 2 février 1962)

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE FAMILLE.

Dans son sermon du 19 mars 1994, notre Père nous disait :

« En aimant la Sainte Vierge, saint Joseph a été épris d'amour pour l'Enfant qui était dans son sein. Elle et lui, cet Enfant, c'est tout un. Enfant à la mamelle, Enfant qui l'embrasse avant de partir en classe parce qu'elle est sa Mère. Jésus embrassait aussi saint Joseph, son papa. Quand l'Enfant naquit à Noël, l'amour de la Sainte Vierge se fit, dans le cœur de Joseph, amour paternel pour cet Enfant à la mamelle. Aucun père n'a aimé son enfant comme saint Joseph a aimé l'Enfant Jésus, parce que le torrent d'amour du Père Éternel pour son Fils Jésus-Christ transfusait dans le cœur de saint Joseph. Dans toutes nos situations, nous trouvons un modèle en contemplant le mystère de cette Sainte Famille. »

C'est pourquoi saint Joseph est notre patron. Il est le patron de l'Église, des familles, de notre maison. Il est le modèle des pères de famille, nous sommes ses enfants. Il a reçu la charge de s'occuper de nous comme la Sainte Vierge a reçu au pied de la Croix la charge de s'occuper de saint Jean et, en la personne de saint Jean, nous avons été pris comme enfants d'adoption par la Sainte Vierge. Nous savons que nous sommes pris dans l'amour de saint Joseph par le fait même.

Nous revenons tous les jours à Nazareth, à l'heure de l'Angélu de midi. C'est un exercice que notre Père pratiquait toujours avec beaucoup de joie, même dans les circonstances dramatiques d'une vie difficile. Puisseons-nous ressembler dans toutes nos familles à cette Sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph.

BEAUCOUP DE PEINE.

« Là où il y a de l'amour, il n'y a pas de peine, et s'il y a de la peine, on aime sa peine. »

Dès l'avènement du Messie promis par les prophètes, la douleur est mêlée à ce mystère joyeux. Un jour, notre Père commença son homélie de l'Épiphanie en disant, à notre surprise, que les mages

rentrèrent, non pas dans leur région, *regionem suam*, mais dans *mon* repos, « *requiem meam* ». Le lapsus était doublement significatif. Ils rentrèrent où ? « L'Évangile dit qu'ils rentrèrent dans leur région, lieu de leur repos, le leur, pas le mien ! Si j'insiste, c'est que c'est vrai. Ils sont rentrés dans leur repos. Ils avaient fait le grand exploit de leur vie, et ils sont entrés dans leur repos.

« Les autres, ils les ont laissés, les "permanents", saint Joseph et la Sainte Vierge. On vient du fond de l'Arabie, du désert de Chanaan, de l'Éthiopie, pour voir le petit. On leur apporte de l'or, de la myrrhe, de l'encens. On l'adore et on repart bien contents. On Lui a fait une belle publicité ; il s'en parle encore !

« D'ailleurs, Isaïe l'avait prédit : c'est la gloire de Jérusalem. C'est comme cela que cela doit se passer. Il y a des gens qui sont faits pour le bonheur des autres. Et puis, la conscience tranquille, ils rentrent chez eux. Les conséquences, c'est pour après. Quelles conséquences ? C'est ce que nous avons lu au deuxième nocturne des matines. C'est très bien de faire des actions glorieuses et de se retirer sous sa tente après, mais il y en a d'autres qui boivent le calice jusqu'à la lie.

« On dit que les mystères joyeux ont accompagné les débuts de la vie de la Sainte Vierge, moi, je ne souhaite pas aux mamans les mystères joyeux que la Sainte Vierge a joyeusement célébrés.

« Par exemple, la Nativité elle-même ! Que nous enseigne saint Léon ? Dieu voulait faire connaître la naissance de son Fils à Bethléem. Il a pris les grands moyens. Les anges, le jour de Noël, c'est charmant. Mais Dieu s'est dit que cela ne suffisait pas. Alors, Hérode se trouve sur le chemin, et c'est d'une cruauté épouvantable. Eh bien ! selon saint Léon, cela fait une publicité inouïe.

« *« Alors aussi le Sauveur fut porté en Égypte. »*

« Dieu a très bien manigancé toute l'affaire. Hérode était au bout de son règne ; quarante ans de règne. Le Messie est né ? Il faut le tuer. Toujours tuer, Hérode a passé toute sa vie à tuer ! Cruauté du persécuteur le plus impie qui soit. Seulement le Sauveur lui a échappé. Hérode n'avait pas pensé qu'un ange apparaîtrait à saint Joseph.

« *Allez, dépêche-toi, fais ta valise, prends la Mère et l'Enfant.* » À la troisième personne : la Mère... de Dieu, et l'Enfant... de Dieu ! « Voilà mon pauvre saint Joseph dans quel émoi ! "Vite, Marie, il faut partir", et il va chez les Égyptiens. Dieu dit : C'est magnifique, mon Fils va aller en Égypte, comme autrefois les Hébreux ont été en exil longtemps en Égypte, et y ont laissé quelque chose de leur passage. Les Égyptiens sont païens. Ils adorent les chats, les serpents, mon Fils va les visiter, il en restera quelque

chose et l'Égypte se convertira. C'est une prophétie d'Isaïe : *« Et Yahweh se fera connaître des Égyptiens, et les Égyptiens, ce jour-là, connaissant Yahweh, le serviront par des sacrifices et des offrandes. Ils feront des vœux à Yahweh et les accompliront. Alors, si Yahweh a durement frappé les Égyptiens, il les guérira. Ils se convertiront à Yahweh qui les exaucera et les guérira. »* (Is 19, 21-22)

« Il ne perd pas son temps, Jésus ! Et voilà, il reviendra et ce sera un signe, une grâce secrète, dit saint Léon, pour le salut tout proche, *“qu'avant d'avoir rejeté de son âme la superstition, l'Égypte offrit un asile à la Vérité !”* Avant même de s'être convertie, d'avoir été prêchée, elle peut être glorifiée d'avoir donné un asile, un abri à Jésus, Marie, Joseph, alors qu'ils étaient persécutés. »

C'est un sermon de 1996. À la fin de l'année, notre Père lui-même connaîtra l'exil... en Suisse ! Ainsi put-il compatir à « la misère, la misère de notre Mère très chérie, la Sainte Vierge, la misère de ce bon saint Joseph qui était ennuyé doublement : si encore ce n'était que moi, je m'y ferais, mais quand je pense à Elle et au Petit... Quand je pense qu'on est en train de fuir comme des criminels, obligés de se réfugier en pays étranger ! Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ? Mais le Bon Dieu, il est dans tes bras ! Que peut-il nous arriver de mal ? Voilà comment je médite ; j'ai pitié. C'est ridicule, moi, d'avoir pitié de la Sainte Vierge, mais je ne peux pas m'en empêcher ! Et de saint Joseph encore plus ! »

Ce n'est pas « ridicule » du tout ! C'est précisément ce que l'Enfant-Jésus a demandé à Lucie à Pontevedra, le 10 décembre 1925, tandis que la Sainte Vierge *« mettait la main sur son épaule et lui montrait, en même temps, un Cœur entouré d'épines qu'elle tenait dans l'autre main. Au même moment, l'enfant lui dit : “Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer.”*

« Puis la Sainte Vierge lui dit : “Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler. »

Et elle lui enseigne la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois.

« Pauvre saint Joseph, pauvre Sainte Vierge ! Oh ! Vous allez me dire : ils ne sont pas à plaindre, ils sont au Ciel. Pauvres enfants innocents ! Oui, ils sont au Ciel. Mais ils sont tellement près de nous par l'amour, ils sont tellement unis par l'affection, qu'ils s'émeuvent. Ils sont vivants, ils ont un cœur palpitant. »

Jésus et Marie sont ressuscités dans leurs corps et ils sont semblables à nous dans leurs cœurs. Nos défunts qui n'ont plus leur corps, qui sont des âmes séparées de leurs corps, sont enfouis dans le Cœur de Jésus et de Marie.

« Alors, je les plains, saint Joseph, la Sainte Vierge, je les plains, parce qu'ils ont réellement souffert, l'Enfant-Jésus aussi. Puisqu'il est Dieu, il sait tout, il a vécu les événements comme une grande personne, sans en avoir l'air, et il nous est demandé de nous émouvoir. La Vierge Marie et saint Joseph ont souffert et nous penserons que, au bout de deux mille ans, ils ont souffert encore de tant d'injures, de blasphèmes que l'on débite contre eux, à l'appel du président de la République ! Et nous ferons ce que la Sainte Vierge a demandé. Nous commencerons à expier, regretter pour ceux qui n'ont pas de repentir et aussi pour nos propres péchés, nos manques de dévotion, afin que la Sainte Vierge ait quelques épines arrachées de son Cœur, qu'elle respire un peu de bonheur et qu'elle retourne dans son bonheur céleste après avoir débloqué des grâces en faveur de ceux pour lesquels nous prions. »

D'UN SECRET À L'AUTRE

« La Sainte Vierge vient d'apprendre de l'ange Gabriel des choses extraordinaires, de quoi bouleverser sa vie, la déséquilibrer, la “traumatiser”, comme on dit maintenant, et elle n'en a rien dit à celui qui lui est le plus proche, tout à fait intime, saint Joseph, son fiancé, l'homme à qui ses parents l'ont confiée.

« Ses parents connaissaient son secret vœu de virginité et ils ont cherché à la caser, mais pas pour devenir la femme d'un homme dans un mariage ordinaire. La petite vierge consacrée à Dieu avait besoin d'un homme qui la protège dans la vie, si ses parents, déjà âgés selon la tradition, venaient à disparaître. Saint Joseph était cet homme choisi pour sa grande vertu, acquise au long des années, et non pas infuse dès sa conception comme l'Immaculée.

« Saint Joseph vivait chez lui, tandis que la Vierge n'habitait pas encore avec lui.

« Au lieu de lui raconter, pleine de joie, ce qui lui était arrivé, elle ne lui en dit rien. Elle a continué de vivre comme auparavant. Elle va, elle vient, elle tient la maison. Quand cela a commencé à être visible, saint Joseph s'est demandé ce qui se passait. Comme plus tard, don Bosco, il a été guidé par l'ange du Seigneur qui lui apparut en songe et lui dit : *“Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme.”* (Mt 1, 20) Cette annonce de la naissance miraculeuse de Jésus change les dispositions de saint Joseph. Avant, il n'était que *“fiancé”* à Marie (1, 18). Puisqu'elle attendait un

enfant, nul ne savait de qui, il devait s'effacer. Les fiançailles étaient, par le fait même, rompues. Mais étant donné le plan de Dieu, la volonté de Dieu qui lui était manifestée par l'ange, saint Joseph découvre que, au lieu de congédier la Vierge, il est chargé par Dieu de la protéger en la prenant chez lui comme un vrai mari. Pourquoi ? Parce que *l'enfant est de Dieu*. C'est la révélation qui est faite à saint Joseph et dont il n'aurait pu se douter. »

Homme juste et prudent, il a l'esprit de Conseil, don du Saint-Esprit. Depuis que la Vierge Marie lui a été confiée, il ne peut qu'être stupéfait de la perfection de cette enfant. Elle-même l'admire beaucoup et garde le silence sur ses propres affaires, ce qui est tout à fait étonnant.

Joseph n'a pas pensé un instant qu'elle avait été violée, car la loi juive faisait un devoir à la femme de se plaindre. Or, la Vierge se taisait. Alors, saint Joseph a compris : la Vierge prophétisée par Isaïe... c'était Elle ! Et il se sentait indigne de vivre à côté d'elle. Mais lorsque, de l'Enfant qu'elle porte, l'ange lui dit : « *Tu lui donneras le nom de Jésus* », il lui donne délégation de l'autorité de Dieu le Père sur Jésus, Fils de Dieu. Chez les juifs, quand une femme mettait au monde un enfant, la sage-femme mettait le bébé sur les genoux du père. Si l'homme n'était pas sûr d'être le père, il refusait de le recevoir. Sinon, en lui donnant un nom, le père reconnaissait sa paternité. Or, l'ange Gabriel apparut à Marie lui avait dit : « *Tu l'appelleras Jésus*. » (Lc 1,31)

« Quand Jésus est né, le fait que Joseph et Marie aient nommé Jésus, chacun à égalité, si on peut dire, montrait qu'il était vraiment Fils de Dieu, représenté par saint Joseph, et il était fils de Marie de la race de David. Voilà les deux filiations bien accordées au sein de cette Sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph véritable père de cet Enfant, véritable époux de Marie. »

LE CŒUR DE SAINT JOSEPH.

Nous sommes entrés dans le Cœur mystique de saint Joseph, doux et humble, dont l'amour si pur, si merveilleux passe par le ministère de l'Immaculée Vierge Marie son épouse. Il partage avec elle le secret de Dieu : l'Incarnation, grand mystère caché aux yeux des hommes, mais dont il connaît lui, l'existence, témoin et protecteur de cet enfantement merveilleux d'un Dieu fait homme. Il n'en tirera aucun bénéfice autre que celui d'un amour de plus en plus méritant, de plus en plus héroïque, de plus en plus glorieux. Car le Père Céleste déverse dans le cœur de saint Joseph tout son Cœur divin, au point qu'il se trouve être l'image du Père Céleste, comme un fils ressemble à son Père. Notre Père disait que « saint Joseph est véritablement l'enfant de Dieu, plus qu'aucun autre, à l'exception de Jésus et Marie ».

C'est ainsi que les enfants de Fatima ont vu, le 13 octobre 1917, saint Joseph et l'Enfant-Jésus ensemble bénissant le monde « *avec des gestes qu'ils faisaient de la main en forme de croix* », que notre Père comparait au geste d'un curé de paroisse : « Admirable conciliation, admirable ressemblance et imitation de saint Joseph et de l'Enfant-Jésus ! Nous pouvons les voir, à ce moment-là, peut-être comme le roi du monde et le patron de l'Église, mais nous pouvons aussi les voir tous les deux comme deux enfants. J'aime beaucoup les voir comme deux enfants ! Saint Joseph, avec sa simplicité, c'est un grand enfant ! Et l'Enfant-Jésus, c'est l'Enfant de Dieu, c'est le Fils unique de Dieu, qui s'est fait petit enfant pour nous approcher. Ce grand enfant et ce petit enfant qui se ressemblent tellement, ce sont les trésors les plus précieux de la Vierge Marie et de l'Église. Ils font un signe de croix comme un curé de campagne ou comme un saint petit enfant. Ils nous bénissent ! »

LE SECRET DÉVOILÉ

Jésus a sa vie à lui, divine, incompréhensible aux mortels, au-delà de ce qu'il en laisse paraître par sa vie d'obéissance à ses saints parents. À l'âge de douze ans, Jésus est monté avec eux pour la première fois à Jérusalem pour la fête de Pâques. Ils ont accompli les sacrifices, chanté les psaumes des montées, c'est-à-dire des pèlerinages, au cours de plusieurs jours, comme lorsque nous allons à Fatima. La Sainte Vierge et saint Joseph étaient certainement très fervents, mais partagés entre des pensées joyeuses et d'autres pleines d'inquiétudes. Quand les parents repartent, Jésus n'est pas dans la caravane et, lorsqu'ils s'en aperçoivent, ils reviennent à Jérusalem et le recherchent pendant trois jours, on devine dans quelle angoisse ! Ces trois jours sont tout un symbole ! Marie et Joseph le pressentent-ils ? « *Mon fils, où étiez-vous ? Votre père et moi étions pleins d'angoisse à vous chercher !*

- *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ?* »

Ce mot de "Père" est le même dans la bouche de la Sainte Vierge et dans celle de Jésus. D'un côté, c'est saint Joseph et de l'autre, c'est qui ?

Depuis l'Annonciation, la Sainte Vierge et saint Joseph savaient que Jésus n'avait pas de père humain. Il était le Fils de Dieu. Mais dans la vie quotidienne, depuis douze ans, il avait tout l'air d'un enfant ordinaire, appelant saint Joseph "*papa*" et la Sainte Vierge "*maman*". Tout à coup, l'enfant révèle qu'il sait tout sur sa propre origine : Dieu est son Père d'une manière toute spéciale, unique. Il obéit à son Père qui est Dieu. Saint Joseph n'est que le serviteur de Dieu et la Sainte Vierge « *la servante du Seigneur* », comme son Fils. À partir de ce jour, Jésus se manifeste à ses parents comme le Fils de

Dieu venu sur terre pour remplir une certaine mission, comme un adulte. Il n'est plus l'enfant tout entier confié à leurs soins. Il s'échappe de leurs mains pour se remettre entre les mains de Dieu, son Père.

La Sainte Vierge et saint Joseph comprennent qu'il ne leur appartient pas, qu'il a une mission à remplir et ils savent, éclairés par la prophétie de Syméon, que ce sera une mission douloureuse. Jésus entre déjà dans sa Passion. Ils retournent à Nazareth, mais rien n'est plus comme avant. Jésus n'est plus cet Enfant si facile. C'est fini. C'est un adolescent sérieux, soucieux, tout occupé non d'un rêve, mais de sa vocation, à l'écoute de son Père qui est dans les Cieux.

Il a quitté le temple, mais il reste dans le sein de son Père. À partir de ce moment, Jésus leur tiendra un langage de maître pour les instruire de tout ce qu'il enseignera plus tard dans l'Évangile. Ils sont à ses pieds, pour ainsi dire, comme cela ne s'est jamais vu dans une famille. Saint Joseph peut déjà reconnaître en Marie l'épouse du Messie, celle dont saint Jean-Baptiste dira :

« *Qui a l'épouse est l'époux* » ; et se confondant en humilité, en écoutant Jésus leur confier les secrets de son colloque avec son Père, Joseph pourra se dire : « *Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse. Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre est terrestre et parle en terrestre. Celui qui vient du Ciel témoigne de ce qu'il a vu et entendu* », car « *le Père aime le Fils et a tout remis dans sa main* » (cf. Jn 3,29-35).

PAIN DE VIE

À Nazareth, Marie « *gardait fidèlement toutes ces choses en son cœur* » (Lc 2,51). Elle les savourait dans son Cœur Immaculé comme un pain descendu du Ciel, dont la manne antique était la figure. Car le Verbe n'est plus silencieux : « *Quant à Jésus, il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* » (*ibid.*) Il enseignait ses saints parents des volontés de son Père, se donnant lui-même comme un Pain vivant, fruit du travail de Marie lorsqu'elle l'allaitait, et du labeur de Joseph gagnant à la sueur de son front le pain dont il nourrissait la chair du Verbe fait chair.

Saint Joseph vivait dans l'action de grâces de son saint mariage permis, béni, voulu par Dieu le Père, avec l'Immaculée Conception dont la seule présence inondait son âme du sentiment de la miséricorde, du pardon du péché du monde qui adviendrait par le Messie, selon les Écritures. L'œuvre qui justifie, s'il en est une, ne consiste pas à se laver les mains avant de se mettre à table, ni à s'abstenir de manger du porc, ni à éviter de marcher sur une tombe. La loi unique de l'Évangile à venir est le pardon des offenses. « L'attente du Messie, nous disait notre Père,

l'attente du Rédempteur dans la foi ne pouvait se matérialiser dans les mœurs, dans la morale, que par le pardon des offenses que les autres nous ont faites. "*Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons...*" »

C'est pourquoi saint Joseph pardonnait pour des raisons tout à fait dogmatiques, centrales, éminemment spirituelles, révélées. Il attendait celui qui pardonnerait au monde et à lui-même, et dans cette attente, il avait lui-même une volonté de pardon universel.

« Allons plus loin, disait notre Père. Comment Jésus serait-il médiateur du pardon divin ? Les prophètes répondaient : En portant sur lui-même toutes les conséquences du péché, c'est-à-dire en endurant sur son propre dos, sur son propre visage, les effets de la malice, de la méchanceté, de la dureté du cœur des hommes. Il sera frappé, bafoué, calomnié, persécuté. Saint Joseph avait lu et médité les prophètes Isaïe, Jérémie, Zacharie. Et ces oracles incomparables lui étaient devenus comme une seconde nature. Le Livre de la Sagesse explique longuement comment les méchants persécutent le juste, le poussent à bout pour voir s'il est vraiment le Fils de Dieu. On va jusqu'à le mettre à mort pour voir s'il aura la constance, la patience, signe de la miséricorde divine. Tel est le mystère de la Rédemption en lequel Joseph et Marie entraient par avance en pardonnant, en souffrant tous les effets de la malice des hommes, en les unissant par avance aux souffrances de Celui qui allait venir, de ce Jésus qui "*leur était soumis*" (Lc 2,51). »

C'est par là que notre Père a vécu et est mort sous le patronage de saint Joseph, préfiguré par David, son père, fuyant devant Absalom et refusant de le maudire. David attendait le Messie avec componction et contrition de ses péchés, en médiateur de la miséricorde de Dieu. Si David mettait son espérance dans la miséricorde divine pour obtenir le pardon divin, c'est dans la même foi au Sauveur qu'il tirait de son cœur les mêmes sentiments de miséricorde et pardonnait à son fils. (*à suivre*)

père Bruno de Jésus-Marie.

SAINT JOSEPH TOUT-PUISSANT

Sainte Thérèse d'Avila écrit dans le récit de sa Vie : « Le Bon Dieu donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin ; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel en exauçant toutes ses demandes. »

LA PHALANGE ROYALISTE

PREMIÈRE PARTIE : POINTS 51 À 65

DEUX MILLE ANS DE CHRÉTIENTÉ :

LA CITÉ DE DIEU CONTRE LA CITÉ DE SATAN

« **P** OINT 51... J'imagine n'importe quel lecteur, en arrivant à ce point-là : *“Royale ! Bon, allez, ça y est, l'abbé de Nantes va nous parler du roi ! Et sa politique, son Action Française, on sait ce qu'il va dire.”* Je vous assure que si je faisais un concours universel pour demander aux gens, sans l'avoir lu, ce qu'est le point 51, il n'y en a pas un au monde qui le devinerait. Sans l'avoir lu, pas un au monde ! Même frère Gérard, encore moins frère Bruno. Tout le monde s'imagine que je vais foncer : *“Dans la politique, la droite et la gauche, la démocratie, la république, la royauté, de Gaulle, Le Pen, Pétain, etc. Ah ! on va en entendre de la politique, aujourd'hui !”* (COMMENTAIRE DES 150 POINTS, PC 41, 1990) »

Ainsi, contre toute attente, notre Père a voulu que les cinquante points de politique commencent par cette parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *“Mon royaume n'est pas de ce monde”*, assurant ainsi la transition entre la première et la deuxième partie des 150 points : *« Chez nous les choses sont distinctes parce que la politique et la religion sont deux choses différentes. L'écologie, c'en est une troisième. Elles sont distinctes, et cependant le passage de l'une à l'autre se fait en douceur. Cela existait autrefois, mais cela n'existe plus nulle part au vingtième siècle. »*

Point 51 : *« Le phalangiste a pour unique pensée de reconnaître sur lui et sur les siens l'empire souverain et tout aimable de Jésus-Christ et du Cœur Immaculé de Marie, et de leur plaire en tout service. Il n'a aucun préjugé politique, aucune ambition, aucune revendication. La passion de la politique est pour lui impure, comme elle l'est pour l'ensemble des humains qui s'en désintéressent et ne veulent*

surtout pas que l'Église fasse de la politique. C'est la fureur de se mêler de politique, de s'y prétendre tous et chacun compétents et responsables qui est chose moderne, anormale et funeste. »

Nous n'oublierions pas cette indifférence évangélique à la politique politicienne au cours des trois articles que nous consacrerons à la doctrine royaliste de la Phalange. Mais nous aurons aussi à l'esprit ce que notre Père écrit dans le point 86 : *« La politique est une grande chose divine par laquelle la Providence entend gouverner les nations et leur donner de participer à la vérité, à la beauté du règne de Jésus-Christ et de sa Mère Immaculée. Si au contraire la politique échappe à cette souveraineté divine par la révolte des hommes, elle devient l'instrument infernal de leur malheur et de leur perte éternelle. »* Les cinquante points royalistes sont l'expression de cette *« charité politique »* (Pie XII) envers notre pays, notre nation, son peuple, sa tradition, son patrimoine, qui est du devoir de la Phalange et la retient de se détourner de la politique entendue comme le règne social de Jésus-Christ et de sa divine Mère.

Dans ce premier article, nous allons étudier les points 52 à 65 qui décrivent l'instauration de ce Règne dans l'histoire humaine : ce sont nos deux mille ans de Chrétienté qui peuvent se résumer dans cette maxime de saint Augustin : *« Deux amours ont bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. »* L'histoire politique des hommes, c'est l'affrontement entre la Cité de Dieu et la Cité de Satan, ou plus précisément, entre la Royauté du Christ et de la Vierge (points 52 à 58) et les œuvres de l'Antichrist (points 59 à 65).

PREMIÈRE PARTIE :

LA ROYAUTE DU CHRIST ET DE LA VIERGE

(POINTS 52 À 58)

Les points 52 et 53 continuent la transition entre notre catéchisme phalangiste et notre doctrine politique. Ainsi, la communauté la plus parfaite ici-bas n'est pas d'abord la nation, mais la vaste communauté surnaturelle dont la vraie religion est le fondement : l'Église.

C'est de l'universalité de l'Église et du chrétien

dont il est question dans ce point. Catholique veut dire universel. Avant d'être Français, Belges, Chinois ou Brésiliens, nous sommes catholiques, enfants de Marie et citoyens du Ciel, notre vraie patrie. C'est notre première et plus haute affection, notre bonheur ici-bas et dans l'autre monde. « Quand je rencontre à la rue

du Bac une vieille Antillaise qui est en train de prier et de baiser la marche de l'autel, etc., cette vieille Antillaise, du moment qu'elle est catholique, c'est vraiment comme ma sœur », s'exclamait notre Père.

« *Le phalangiste trouve dans la société de ses frères chrétiens la plus vaste et la plus parfaite communauté humaine, à laquelle il doit tout et à laquelle il se dévoue d'abord. Tous ces hommes rachetés par le Sang du Christ sont devenus membres d'une seule famille, l'Église, et donc membres les uns des autres. Cette charité fraternelle forme dans le monde et au long des siècles une communauté surnaturelle, une "nation spirituelle" dont la vraie religion est le fondement et dont les fruits sont des biens divins et des biens humains communicables, offerts à tous.* » (point 52) Notre Père les résume à trois :

Le premier, c'est une philosophie universelle « *héritée de la sagesse biblique et de la philosophie grecque* ». Ce réalisme « aristotélico-thomiste », comme l'appelait notre Père dès ses cours de philosophie à Pontoise, demeure une nécessaire préparation à la réception de l'Évangile. C'est ensuite une politique universelle « *héritée de la théocratie biblique et de l'ordre romain* », dont nos monarchies chrétiennes demeurent la plus belle réalisation. Et enfin, c'est une manière de vivre, une civilisation « *héritée de l'Évangile, conservée de siècle en siècle, enrichie des multiples apports des traditions des peuples, mais peut-être élevée à son plus haut degré de perfection par la douce France* ». Il n'y a qu'à penser à nos grands saints, à nos cathédrales ou à notre œuvre coloniale et missionnaire : c'est universel ! « Il faut le dire, ajoute notre Père, c'est notre honneur, c'est vraiment la politesse française, la civilité française, la culture française qui est devenue, d'une certaine manière, une forme universelle de culture catholique. »

Le partage de ces biens humains et divins est le fondement d'une fraternité universelle. Toutefois cette réalité historique a été galvaudée. Notre Père nous rappelle son sens véritable dans le point 53, à l'école de Charles de Foucauld, le vrai « *frère universel* ».

Premièrement, il faut dire que « *la fraternité universelle naturelle en Adam a été refusée, violée, détruite par les refus et les crimes des hommes, conséquences du péché originel, leur première révolte contre Dieu leur Père* » (53). Depuis ce moment, le mal est entré dans le monde et avec lui la souffrance et la mort (point 5). Le juste Abel est tué par son propre frère Caïn, jaloux de lui. L'humanité se divise en deux lignages, en deux cités : les justes, descendants d'Abel, sont persécutés à mort par la descendance de Caïn. La fraternité naturelle existe certes toujours, mais sa mise en pratique paraît héroïque dans notre monde cassé et même impossible sans un secours d'En-Haut, par la médiation du Cœur Immaculé de Marie.

« *Mais si les autres hommes y renoncent, les chrétiens, eux, proclament que Jésus-Christ par sa Croix a détruit toutes les barrières de l'orgueil, de l'égoïsme et de la haine, réconciliant tous les hommes avec Dieu leur Père et entre eux, absolument tous, en vertu de leur commune adoption de fils de Dieu et d'enfants de Marie.* » Donc la Croix rend la réconciliation universelle possible. Pour autant, il ne faut pas commettre l'erreur de *GAUDIUM ET SPES* et de tous les Papes depuis Vatican II : cette fraternité universelle est certes acquise en droit à tous les hommes par la Croix du Christ, mais c'est « *en attendant d'être vécue par eux en fait dans l'Église au moyen de la foi* ». Il faut que tout le monde se convertisse, sans quoi la Croix est rendue vaine et la fraternité impossible...

« *Il s'ensuit que, avec l'Église, le phalangiste ne peut que stigmatiser et condamner toute idéologie et tout système politique qui prônent le racisme et toute forme d'élitisme qui distingue des surhommes et des sous-hommes, voués à l'esclavage et à l'anéantissement.* »

Ces élitismes furent la règle pendant toute l'Antiquité païenne et sont revenus en force dans nos sociétés apostates. Ce furent hier le communisme et le nazisme, y compris la prétendue « Nouvelle Droite » raciste et païenne. Aujourd'hui, ce sont tous les communautarismes destructeurs de notre nation qui sont visés : du « *black power* » au féminisme en passant par notre nouvelle élite éclairée, ouverte, mondialiste, antiraciste qui se croit supérieure et méprise le pays réel, surnommé aimablement la « France moisie ». Ce ne sont rien d'autre que des élitismes à peine déguisés... et autant de preuves que le monde moderne est incapable de réaliser la fraternité universelle qu'il s'était donné pour objectif en 1789. En fait de fraternité, c'est partout le mépris, la haine et la violence qui explosent. Il n'y a qu'à ouvrir le journal !

Le phalangiste, lui, prendra comme modèle le Père de Foucauld, « *le frère universel* », qui disait « *voir Jésus en tout humain ; en toute âme une âme à sauver...* » Il n'y a plus de sous-hommes depuis la Rédemption. Pour le phalangiste comme pour le frère Charles, la politique n'est pas un domaine séparé de la foi. Au contraire, elle n'est bienfaisante pour ses frères que dans la mesure où elle est « *heureusement concertée avec la mission de l'Église qui est d'accomplir l'œuvre de la Rédemption en réalisant cette fraternité universelle pour laquelle le Christ est mort* ». Cette concertation, cela s'appelle la Chrétienté et le phalangiste renoue ainsi avec cet idéal qui seul provoqua un progrès réel de l'humanité, comme l'atteste notre histoire.

C'est l'objet des points 54 et 55 qui donnent les grandes lignes de l'attitude adoptée par l'Église

des premiers siècles vis-à-vis de l'Empire romain et du progrès de civilisation qui en est sorti : « *l'augustinisme politique* » ou la « *théorie des deux glaives* ». Cette théorie « *distingue clairement les deux pouvoirs, spirituel et temporel, tous deux souverains, de l'Église et de l'État, celui-ci pourtant établi par Dieu serviteur de celle-là, recevant d'elle, en retour, la reconnaissance de sa légitimité, l'aide spirituelle et morale qui lui est nécessaire, afin de coopérer au bien naturel et surnaturel de leurs communs sujets* ». C'est dans la *CITÉ DE DIEU*, rédigée au moment où l'Empire romain s'effondrait, que saint Augustin définit cette doctrine. Notre Père la résumait ainsi : « Dieu est le maître de tout, Jésus-Christ est sur la terre le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs et il s'occupe des choses de la terre, du salut des hommes et de leur prospérité terrestre par deux systèmes d'administration – ou deux glaives. »

L'augustinisme politique, c'est la mise en application de la parole de Notre-Seigneur lui-même : « *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* » C'en est fini de toute théocratie et de tout laïcisme dégénérant toujours en tyrannie. Le progrès politique est dans la distinction des deux pouvoirs, reconnus souverains chacun dans son ordre mais heureusement concertés en vue du règne de Jésus-Christ. C'est l'invention du principe de subsidiarité selon lequel l'Église commande en tant que société parfaite universelle, mais laisse en toutes choses temporelles la liberté à des autorités inspirées par elles, couronnées par elle.

Nos Capétiens se considéreront ainsi indépendants dans la recherche du bien du Royaume. Et même sous Saint Louis, la monarchie n'a jamais été une théocratie. Certes, le Roi luttait contre les hérésies, chassait les blasphèmes et les péchés mortels de sa cour, exhortait ses soldats à la confession et était soumis en tout à la foi enseignée par l'Église. Mais cela ne l'empêchait pas de protester contre les abus de certains évêques et de se plaindre au Pape lui-même des ingérences injustifiées de l'Église dans son domaine souverain. Ainsi s'équilibraient les rapports entre le bras séculier et le bras spirituel. Toute rupture de cet équilibre aura de très fâcheuses conséquences, que ce soit l'inféodation du Roi à ses évêques consécrateurs comme en Espagne, ou au contraire la mise sous tutelle de l'Église par l'État comme dans le Saint Empire. Ce dernier s'était voulu le successeur de l'Empire romain et l'Église avait reporté sur lui son idéal augustinien d'un empire universel, équivalent temporel de son autorité spirituelle universelle. Il faudra mille ans de déceptions, l'interminable Querelle des Investitures et finalement le schisme de Luther, rompant avec Rome et déchirant la Chrétienté, pour que l'Église comprenne que la volonté de Dieu était qu'elle subsiste seule uni-

verselle dans le concert des nations, peuples et villes de la Chrétienté. Maurras s'exclamait : « *L'Église, seule internationale qui tienne.* »

Cependant, cet idéal d'Empire universel n'était qu'une utopie qui n'avait pas atteint la sagesse politique profonde de l'Église. Ainsi, dès l'effondrement de l'Empire, l'Église « *s'est laissé guider par les circonstances, dans un empirisme empreint de confiance surnaturelle au Christ, maître du monde et de l'histoire humaine* » (54). Et elle a réalisé une innovation politique décisive dans tout l'ordre humain : la nation, création chrétienne (55).

Il y a en France depuis longtemps un débat sur les origines de la nation française et sur la définition qu'il convient de lui donner. Notre Père tranche ici souverainement : « *C'est l'Église qui a fait les nations, et d'abord les nations européennes, en assagissant les rois, en moralisant les peuples.* »

Le point 55 distingue plusieurs étapes dans ce grand œuvre de l'Église. D'abord, au temps de l'effondrement de l'Empire romain, l'Église catholique, qui a déjà accompli un immense travail d'évangélisation des peuples, est devenue une puissance dans plusieurs provinces. C'est elle qui va « *maintenir avec la foi et la discipline chrétiennes tous les trésors de pensée, d'ordre et de civilisation de Rome* ». Notre Père a raconté cette transmission d'héritage dans son *HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE*, car la France est vraiment le modèle parfait de la « *nation comme création chrétienne* ». Les ordres monastiques, de Lérins à Ligugé, jouent dès cette époque un rôle décisif.

Dans cet ébranlement général, l'Église va reconnaître très vite l'autorité de fait des rois barbares qui se sont installés et c'est par elle que l'héritage romain va leur être transmis. « *C'est de ces royaumes que l'Église saura faire, à force d'intelligence et de patience, des communautés humaines stables, organisées sur le modèle romain, qui deviendront lentement des nations ayant pour comble de perfection, une foi, une loi, un roi, rendues capables de se maintenir dans leur unité, de siècle en siècle plus formée et affirmée, et de prospérer au sein des pires ébranlements.* » Cela ne s'était encore jamais vu dans l'histoire des sociétés humaines.

« La France est née au baptistère de Reims où, le jour de Noël 496, Clovis et ses Francs reçurent le baptême des mains de l'évêque saint Remi et de son clergé gallo-romain », écrit notre Père. Mais c'est pour préciser aussitôt que, par-delà cet événement fondateur de notre nation, il a fallu cinq cents ans pour fonder la Monarchie Très Chrétienne. C'est une œuvre lente d'intelligence et de patience. Et pendant ces cinq cents ans chaotiques, c'est l'Église qui porte à bout de bras les dynasties mérovingienne puis carolingienne dégénérées, en souvenir de Clovis.

Même cet admirable ordre féodal qui va émerger de l'anarchie du haut Moyen Âge n'aurait pas été possible « sans l'Église conférant une valeur sacrée à ces serments, et surveillant leur observance, armée de peines spirituelles ». Or, de cet ordre féodal va sortir naturellement, comme une nécessaire clef de voûte, notre monarchie capétienne, qui va durer huit cents ans !

Enfin, l'Église va organiser le concert des nations chrétiennes, c'est son chef-d'œuvre politique. « *Par l'action de l'Église, le monde barbare s'est stabilisé, civilisé, romanisé, christianisé. Des royaumes connurent l'ordre et la paix intérieurs ; ils modérèrent leurs querelles à l'appel de l'Église (c'est la paix de Dieu) et commencèrent à ressentir l'unité du monde chrétien face aux périls extérieurs (particulièrement l'islam).* » Les grands ordres monastiques jouèrent de nouveau un rôle décisif. Ainsi de l'ordre de Cluny fondé par Bernon en 910 et qui comptera à son apogée jusqu'à deux mille monastères à travers toute l'Europe. Un immense progrès politique s'est accompli ainsi sous l'égide de l'Église romaine. C'est le retour, en mieux, de la *Pax Romana*. Il suffit de comparer avec ce qui se passe à la même époque sur d'autres continents, en Afrique noire ou en Amérique du Sud, par exemple, où les guerres perpétuelles empêcheront la paix, et toute vraie civilisation, jusqu'à ce que ces nations chrétiennes européennes débarquent.

Enfin, voici une dernière leçon à tirer de ce point 55 autant qu'un avertissement pour la suite de nos points de politique : « *L'unité nationale ne peut donner lieu à la définition cartésienne d'une idée claire et distincte. Ce n'est ni un territoire contenu dans d'hypothétiques frontières naturelles, ni une race, ni une langue, ni une tradition commune, ni un intérêt commun. Les nations européennes sont le résultat, fortuit, mais admirable, d'une lente formation de l'unité spirituelle et temporelle.* » Ce qu'il faut retenir, c'est qu'une nation n'est pas une abstraction que l'on peut définir parfaitement *a priori* : dans chacune l'évolution est différente parce que l'héritage romain, l'évangélisation, les invasions barbares ont été reçus différemment.

Ce qui nous amène en continuant notre marche rapide à travers les siècles, à l'étude de...

L'ANCIEN RÉGIME CHRÉTIEN.

Comme l'enseignait saint Pie X : « *La civilisation n'est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est : c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique.* » Il convient donc de fonder les principes de notre politique chrétienne sur les leçons de l'histoire et sur l'histoire de nos nations avant la Révolution. C'est ce que les historiens ont appelé « l'Ancien Régime », par opposition au « nouveau

Régime » né de la Révolution – et nous, nous ajoutons Ancien Régime *chrétien*, pour bien marquer son caractère essentiel : c'était l'Église et l'État heureusement concertés. Sorti de la société féodale, il a connu son apogée sous les Bourbons, du dix-septième siècle à la cassure de 1789. C'est là le sommet de notre civilisation chrétienne, que notre Père s'est efforcé de nous faire connaître et aimer. Toutes ses études sont résumées en ces trois points qui donnent les trois fondements, et nous dirions les trois secrets de la vie de nos pères avant la Révolution.

Le premier fondement, c'est Dieu (56). Nous avons du mal à imaginer une société où tout le monde croit en Dieu et pratique sa religion. L'athéisme n'existe pas et, pour ainsi dire, il est inconcevable. Tout le monde obéit à la Loi de Dieu que le clergé enseigne dans les paroisses en concertation avec le Roi. Sous l'Ancien Régime, « *Dieu et le Roi ont partie liée* » (60).

Le premier bienfait de cette unité de foi dans le Royaume, c'est une véritable fraternité. La Révolution en a fait un slogan vide de sens, mais dans l'Ancien Régime chrétien c'est une réalité : la France est un corps mystique et tous ses membres ont conscience d'être liés les uns aux autres.

L'autre grand bienfait, c'est l'ordre qui régnait dans la société. Le christianisme seul explique la stabilité de nos cinq siècles d'Ancien Régime. Car la fraternité n'était pas alors synonyme d'égalité. La société était très hiérarchisée, en trois grands ordres qui se subdivisaient en des myriades de conditions différentes ! Les inégalités naturelles étaient très grandes et la mobilité sociale était faible. Quand on naissait pauvre, on avait de grandes chances de vivre et mourir pauvre. Eh bien ! les pauvres ne faisaient pas la révolution pour autant contre les riches, preuve que la lutte des classes n'est pas le moteur de l'histoire. Certes, il y eut des *jacqueries* et de brèves *émotions* populaires, mais rien de commun avec la paralysie dans laquelle est plongé notre pays à cause des grèves et de l'esprit de revendication. Pourquoi une telle différence ? La réponse est dans ce point 56, en deux points. D'abord, parce que « *l'inégalité naturelle y était protectrice* » (56). Qu'est-ce à dire ? Pour le donner à comprendre, Funck-Brentano, historien de l'Ancien Régime, prend l'exemple de la noblesse rurale sortie de la guerre de Cent Ans. « *Dans la tourmente, elle s'est rapprochée du peuple pour exercer sur lui une action directrice, profonde et salutaire.* » Mais cette position dominante – inégale donc – dans la société, s'accompagnait de nombreux devoirs – des devoirs protecteurs. Contre les caricatures dressées par trop de manuels d'histoire, « *voici nos rustiques gentilshommes sous leurs vraies couleurs. Ils font fructifier et progresser l'agriculture et, par leur fierté à porter les armes, ils déchargent leurs tenanciers du service de la*

guerre. On imaginerait difficilement dans quelle proportion cette noblesse rurale répandit son sang sur les champs de bataille : au dix-septième siècle, on ne citerait pas une seule famille de gentilshommes champêtres qui n'ait eu plusieurs des siens tués au front, et dans telle et telle maison jusqu'à douze et treize frères tombés face à l'ennemi.

« La noblesse oblige à servir l'État de sa personne et de ses biens : devoir imposé à notre aristocratie rurale ; joignez-y le patronage, protection et assistance envers les subordonnés ; les charges d'un véritable gouvernement local ; le renoncement enfin à la passion de l'enrichissement. »

Les inégalités ont été voulues par Dieu pour faire de la société une immense réciprocité de services. C'est l'égalitarisme qui est inhumain.

Quel est donc le secret du maintien de cet ordre à travers les siècles ? Brentano a prononcé le mot « renoncement ». Le point 56 l'emploie aussi : « L'acceptation d'une vie renoncée pour imiter Jésus-Christ était le secret de la justice et de la paix humaines. Les pacifiques et les doux selon l'Évangile acceptaient sans rébellion, sans revendications, sans plaintes, la part qui leur était faite, et même toute pauvreté, injustice, oppression ou violence, sachant que tout tourne au bien de ceux que Dieu aime. » L'Ancien Régime, c'était l'Évangile qui continuait.

Aussi son deuxième fondement découle du premier, découle de l'Évangile : c'est le *Roi très chrétien* (57), suivant le titre que les Papes, depuis le sacre de Pépin le Bref, accordent au roi de France. Quels étaient les traits caractéristiques de ce Roi dont Fustel de Coulanges parlait comme « d'une sorte d'évêque » ?

D'abord, le Roi très chrétien se distingue par « un rapport mystérieux avec Dieu » (57). Il est un Roi sacré de droit divin. C'est sa première et principale source de légitimité. Il est sacré par l'archevêque de Reims en réponse à trois promesses : procurer la paix aux églises et au peuple chrétien, empêcher les injustices et combattre les ennemis de Dieu, faire régner la justice et la miséricorde. En retour, il est oint du Saint Chrême auquel on a mêlé une goutte du Chrême de la Sainte Ampoule. Le sacre du roi de France est ainsi très semblable à un sacrement et le constitue comme un prêtre, mis à part pour exercer une fonction sacrée. C'est la religion royale.

Et en quoi consiste cette fonction sacrée ? C'est d'exercer l'autorité politique dans le royaume. À cette fin, le Roi très chrétien se distingue par son souci du bien commun politique. « Il a l'habitude d'être l'homme de tous ». Cette formule admirable signifie qu'il a « un sens naturel, un instinct, un souci du bien de tous, du bien commun, antérieur au bien individuel, et distinct de la somme des intérêts particuliers. Il a en cela quelque affinité mystérieuse avec la provi-

dence divine, en haut (notre Père Céleste qui veille sur tous ses enfants) comme, en bas, avec l'autorité de tout père de famille. » En un mot, le Roi exerce sur ses sujets une autorité paternelle. D'ailleurs, historiquement, la monarchie capétienne est sortie de l'institution familiale qui a été la cellule autour de laquelle s'est reconstituée la France aux neuvième et dixième siècles, dans l'anarchie produite par les invasions normandes et hongroises. « La famille en se développant produira la mesnie, la mesnie agrandie donnera naissance au fief, et la réunion de fiefs formera de moyens et de grands fiefs selon toute une hiérarchie. Hugues Capet, en 987, est un féodal porté sur le trône. » (Funck-Brentano) Or, voici l'argument d'Adalbéron, archevêque de Reims, pour appuyer la candidature de celui-ci dans l'assemblée des Grands du Royaume : « Vous aurez en lui un père ; nul, jusqu'à présent, n'a invoqué en vain son patronage. »

Enfin, dernière caractéristique essentielle de l'autorité royale française depuis Hugues Capet qui a fait sacrer son fils de son vivant : elle est dynastique, c'est-à-dire attachée à une famille, à une maison, selon des règles fixées par la coutume au cours des siècles. C'est ce qu'on appelle les Lois fondamentales du Royaume. La principale règle est la primogéniture mâle, selon laquelle c'est le fils aîné qui succède à son père sur le trône de France. Et grâce à ce principe dynastique, « le roi ne meurt pas ». Comme notre Père écrit : une famille, une dynastie dure bien plus qu'un individu seul, « elle dure comme la Vie divine et elle assure ainsi à toute famille du royaume une semblable légitimité, une même stabilité » (57).

Ainsi, le jour où on a tranché la tête du Roi, ce sont toutes les familles du royaume qui ont été décapitées. Là est le commencement de tous nos malheurs, car le peuple organisé en familles et en communautés, est le troisième fondement de l'Ancien Régime chrétien, intimement lié aux deux premiers. Ce point 58 est très surprenant, au rebours de toute l'histoire idéologique enseignée à l'école républicaine, mais en accord avec la vraie science historique. Les trois qualificatifs que notre Père emploie pour décrire la vie des gens ordinaires, du « Français moyen » d'avant la Révolution, sont : *Liberté, Recherche de l'intérêt propre et Joie*. Que dit notre point 58 ? « Par un anachronisme qui n'est pas innocent, on imagine l'Ancien Régime chrétien comme un double totalitarisme, clérical et royal. Il n'y a rien de plus contraire à la réalité qui, en regard de notre vie réglementée de mille manières sous prétexte d'égalité démocratique, nous paraîtrait même scandaleusement anarchique ! La loi qui gouvernait l'existence individuelle, c'était la liberté. »

Dans son *HISTOIRE DE FRANCE*, notre Père renvoie de nouveau à Funck-Brentano, à son étude sur « LIBERTÉS ET FRANCHISES » sous l'Ancien Régime, qui

apporte des preuves irréfutables à cette vérité historique méconnue : « *Les libertés locales de l'ancienne France sont demeurées justement célèbres, écrit-il. La France était hérissée de libertés. Elles grouillent, innombrables, actives, variées, enchevêtrées et souvent confuses, en un remuant fouillis.* » Ainsi se constituait, s'organisait et se ramifiait à l'extrême « *une société d'hommes libres, dans leurs familles, leurs communes, leurs corporations et confréries dont la règle essentielle, exempte de toute hypocrisie, était la recherche de leur intérêt propre* » (58). Et d'où provenaient toutes ces libertés ? D'Argenson le dit dans une admirable formule, qu'il faudrait retenir : « **L'ordre rend légitime la liberté.** » Quand l'ordre est catholique et royal, que l'Église et le Roi sont puissants, tous les sujets sont des hommes libres et heureux. Telle était la vie en « douce France » qui faisait l'envie de tous les étrangers qui traversaient le royaume.

Liberté, intérêt propre librement recherché, douceur de vivre : rien à voir avec les manuels scolaires n'est-ce pas ? C'est pourtant la vérité. Et vous remarquerez peut-être, en relisant ces trois points, que dans chacun il est fait mention du concept de totalitarisme, pour insister sur la contradiction qui existe entre notre Ancien Régime chrétien et l'État totalitaire moderne. Entre eux, il n'y a rien de commun, au contraire de ce qu'on voudrait nous faire accroire. En 1977, notre Père étudie avec beaucoup d'enthousiasme les “nouveaux

Philosophes” et leur dénonciation de l'État totalitaire soviétique. Guidés par Soljenitsyne, ces anciens marxistes ouvraient les yeux sur l'horreur du stalinisme et comprenaient que la responsabilité en incombe directement à Marx et, par lui, à toute la philosophie idéaliste allemande. C'était une inattendue remise en question ; une conversion, espérait notre Père.

Ce qui nous intéresse ici, c'est que notre Père notait avec une grande satisfaction que ces hommes de gauche, dans leur recherche sincère de la vérité, réhabilitaient le Moyen Âge et restaient en admiration devant ces siècles où fleurissait la liberté. Tel Maurice Clavel exaltant le lien féodal « *si personnalisé, une des institutions les plus progressistes de toute l'Histoire humaine* ».

En 1977, ils semblaient même comprendre la différence de substance entre l'Ancien Régime chrétien et l'État totalitaire moderne. Ainsi de Bernard-Henri Lévy écrivant : « *De droit divin, la monarchie l'était, mais c'était moins la preuve de ses abus que la marque de sa relativité, de l'extrême relativité de son pouvoir par rapport au divin qui lui octroyait le droit de régner.* »

C'est la rupture avec cet ordre modéré, limité, parce que catholique et royal, qui conduira à l'État totalitaire nazi, communiste ou démocratique. C'est cette rupture qu'il nous faut maintenant étudier.

DEUXIÈME PARTIE :

LES ŒUVRES DE L'ANTICHRIST

(POINTS 59 À 65)

Le point 59 rappelle les quatre grands obstacles à l'action civilisatrice de l'Église. Quatre dates décisives sont à connaître. Le Grand Schisme de 1054 avait divisé l'Orient et l'Occident chrétiens. Funeste rupture. Mais, en 1517, l'insurrection protestante fait pire, puisqu'elle brise la Chrétienté catholique de l'intérieur et dresse les nations en rivales mortelles les unes des autres. Pendant que les nations chrétiennes s'entre-déchirent, le barbare turc s'installe en Méditerranée, s'empare de la Hongrie (1526) et menace Vienne (1529). La Révolution française de 1789 est le troisième coup de boutoir de Satan et le plus violent jusqu'à ce que la révolution conciliaire de 1962-1965 vienne parachever la destruction des derniers bastions de Chrétienté. « *Les principes révolutionnaires étant partout répandus, y compris donc dans l'enseignement du Magistère authentique de l'Église, il est de première nécessité de bien les comprendre et de les réfuter.* » (59) Il nous faut donc plonger dans les « *profondeurs de Satan* », selon les termes de l'Apocalypse. C'est l'objet des points suivants consacrés à la naissance de notre système politique contemporain,

de ce « nouveau Régime » dans lequel nous vivons et que nous voulons combattre. « *Car le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge, et une bataille décisive est une bataille finale où l'on saura de quel côté est la victoire, de quel côté la défaite.* » Notre Père et frère Bruno citent souvent ces paroles de sœur Lucie au Père Fuentes en 1957, parce qu'elles expriment parfaitement le ressort véritable, surnaturel, de l'affrontement des deux cités. « *Aussi, dès à présent, ou nous sommes à Dieu ou nous sommes au démon, conclut sœur Lucie, il n'y a pas de moyen terme.* »

Le point 60 est consacré particulièrement à la Révolution de 1789. Rien de tel que le chapitre qui lui est consacré dans le livre d'*HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE* pour affermir ou confirmer notre haine froide et inexpiable pour cette Révolution, qui n'est rien d'autre que « *l'arrachement de la France à l'Église et à sa monarchie, et sa remise à un État républicain, laïque et libertaire* » (60). Elle a atteint son but en guillotinant le Roi. Ce martyr, voulu par les loges en haine de la foi, décrété au nom

du peuple français, brisa l'alliance millénaire de la nation avec son Roi et, plus haut que lui, avec Jésus-Christ qui est vrai Roi de France. « *Dieu est détrôné avec le Roi. La République proclame la souveraineté du peuple et l'instaure dans le sang. Déjà quelles hécatombes au nom de la Liberté! La Terre, qui présage les horreurs des États totalitaires modernes, a commencé avec le régicide du 21 janvier 1793.* »

Voilà notre système politique contemporain fondé et la Révolution française, mère de toutes les autres à venir, lui donne son mythe fondateur : « *Sorti de l'esclavage des prêtres et des nobles, du Pape et des rois, enfin le peuple décide de se gouverner lui-même.* » Mais ce mythe que célèbrent aujourd'hui encore tous les manuels d'éducation civique est un mensonge et c'est le père du mensonge, Satan, qui se cache derrière pour la perte des âmes. Pour mieux nous le faire comprendre, notre Père nous fait passer de France en Allemagne à la suite des maîtres de l'Action française.

Quelle est l'essence de cette Révolution moderne, qui semble si disparate dans les régimes politiques qu'elle a produits : hier le nazisme et le communisme, aujourd'hui la démocratie libérale et l'étatisme socialiste ? Pour l'expliquer, notre Père reprend les concepts à un autre "nouveau philosophe", André Glucksmann. Dans son livre intitulé *LES MAÎTRES PENSEURS* paru en 1977, celui-ci, juif ex-marxiste, fait remonter la genèse de l'État totalitaire moderne à Luther et aux philosophes idéalistes allemands des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Notre Père écrit : « Il a trouvé le nœud de cette histoire chez Heine qui dit : "*Notre philosophie n'est rien d'autre que la Révolution française – mais en rêve.*" Là est la nouveauté, en partant de la Révolution de 1789, les penseurs allemands vont concevoir *a priori* le mouvement même de l'histoire, la transformation de la société. » Ils vont faire la théorie de la révolution, ainsi que l'écrit Glucksmann : « *Comment la nommer cette pensée qui circule entre la Doctrine de la Science de Fichte, la Logique hégélienne, la Critique de Marx et les Généalogies de Nietzsche ? C'est LA Science de LA Révolution... La nouveauté absolue, c'est cette science de l'avenir que, l'un après l'autre, revendiqueront les Maîtres Penseurs. Et, parce que "concevoir, c'est dominer", à ceux qui savent revient le pouvoir au moyen de quoi ils feront ce qui doit être et sera. La Science du Pouvoir fait ambitionner d'instaurer le Pouvoir de la Science.* » Cela semble un peu compliqué de prime abord, mais dans cette formule se trouve concentrée l'essence de toutes les révolutions qui bouleversent le monde depuis deux cent cinquante ans.

Les révolutionnaires ont une conception du sens de l'histoire, d'un « monde nouveau » à faire advenir, par exemple faire une société sans classe : c'est leur *savoir* (ils écrivent des livres, font des théories, etc.)

et ils aspirent à prendre le *pouvoir* pour la réaliser. Du savoir du pouvoir au pouvoir du savoir, de la puissance à l'acte, de la société idéale à l'État totalitaire. Et, quelle que soit la couleur de la révolution, ce monde nouveau passe toujours par « *la destruction de l'ordre ancien* » (61), donc de l'œuvre de l'Église.

Pourtant ces Allemands diaboliques ne sont rien à côté de notre maître penseur français, Félicité de Lamennais, prêtre apostat, comme le précise le point 61. Plus que tous les autres, il a pensé la Révolution comme étant la Rédemption chrétienne elle-même, venant à bout de l'obscurantisme et de l'oppression de l'ordre ancien, pour triompher dans la démocratie universelle. C'est la surnaturalisation du naturel et la naturalisation du surnaturel qui aboutiront à *GAUDIUM ET SPES* réconciliant l'Église avec cet humanisme athée persécuteur, nihiliste et esclavagiste. « *Inconcevable apostasie ! car derrière les discours enflammés des Maîtres penseurs, c'est Satan qui offre à l'humanité la science du bien et du mal, le "Savoir du pouvoir" et, si elle se voue à lui, le "Pouvoir du savoir", afin de triompher tout ensemble de la grâce, du péché et de la nature même, et de s'égaliser à Dieu, faisant toute chose nouvelle : "Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal", disait le Serpent à Ève... La Révolution moderne est "SATANIQUE DANS SON ESSENCE" (Joseph de Maistre).* » (60)

Le phalangiste ne peut donc que haïr la Révolution moderne et « *il sera réputé contre-révolutionnaire* », prêt à en payer le prix.

Après ce détour par l'Allemagne, notre Père nous conduit finalement en Russie afin d'en comprendre les « *erreurs* » dont Notre-Dame a parlé à Fatima.

Pour rédiger les points 62 et 63, notre Père s'est beaucoup servi de sa connaissance des trois grands contre-révolutionnaires russes : Dostoïevski, Soloviev et Soljenitsyne. Car à partir du dix-huitième siècle, les folies philosophiques et révolutionnaires françaises et allemandes ont trouvé en Russie un accueil enthousiaste. En particulier cette utopie d'une solidarité universelle, d'une fraternité nouvelle de tout le genre humain, mais « *mieux, infiniment mieux que la Chrétienté, hors de la foi chrétienne. Ce monde nouveau serait l'œuvre de la raison et de la bonté de l'homme...* » (62)

C'est la prétention essentielle de la Révolution moderne qui est ici résumée, dans un texte d'une puissance incomparable :

« *Récusant le passé, s'établissant dans l'avenir absolu, cette philanthropie sans frontières refuse tout à la fois le péché et la grâce, les misères physiques et morales de l'humanité d'hier comme les religions et les contraintes sociales qui cherchaient à y remédier. Tout cela est nié, dépassé. Dans l'avenir il n'y aura plus ni Dieu ni démon, ni péché originel ni rédemption, mais l'ordre humain naturel, scientifiquement défini, rigoureux*

sement établi, impeccable, parfait. Alors régneront entre tous les hommes sans distinction une égalité totale, une liberté illimitée, mais orientée vers le bien de tous, et donc une pleine fraternité.»

Il n'y a que dans *LES POSSÉDÉS*, le grand roman de Dostoïevski, qu'on trouve des textes aussi forts. Ainsi de cette conversation entre Stavroguine et Kirilov, deux humanistes athées russes, de cette cohorte de diaboliques maîtres penseurs que ce roman nous montre à l'œuvre :

– *KIRILOV* : « *Tout est bien. L'homme est malheureux parce qu'il ne sait pas qu'il est heureux. Uniquement pour cela. Tout est là. Absolument tout. Celui qui le saura deviendra aussitôt heureux, à l'instant même. Voilà toute l'idée, l'idée tout entière, et il n'y en a pas d'autre. Les hommes ne sont pas bons, parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont bons. Quand ils le sauront, ils ne pécheront plus. Il faut qu'ils sachent qu'ils sont bons, et aussitôt ils deviendront tous bons, tous jusqu'au dernier.»*

– *STAVROGUINE* : « *Eh bien ! vous, vous le savez maintenant, vous êtes donc bon ?*

– *KIRILOV* : « *Oui, je suis bon. Celui qui enseignera aux hommes qu'ils sont tous bons, celui-là terminera l'histoire du monde. Il viendra et son nom sera le Dieu-Homme. Le Dieu-Homme, non pas l'Homme-Dieu, c'est en cela qu'est la différence.»*

Ce *Dieu-Homme*, notre Père, à la suite de saint Pie X, l'a appelé l'Antichrist. Et il l'a démasqué à l'œuvre en plein vingtième siècle. En 1968, notre Père frémit d'horreur à la lecture de ce message de Paul VI pour le 1^{er} janvier : « *Oui, la paix est possible, parce que les hommes, au fond, sont bons, sont orientés vers la raison, vers l'ordre et le bien commun ; elle est possible parce qu'elle est dans le cœur des hommes nouveaux, des jeunes, des personnes qui comprennent la marche de la civilisation...* » Notre Père envoya aussitôt un télégramme au cardinal Ottaviani : « *Bouleversés texte discours attribué au Saint-Père – LA CROIX 3 janvier – sous titre : LA PAIX EST POSSIBLE, PARCE QUE LES HOMMES SONT BONS – étonnés de négation pratique démon, péché originel, rédemption, nécessité de foi et grâce pour sauver ordre humain, – épouvantés de naturalisme, messianisme temporel et indifférentisme religieux prêtés au Magistère suprême [...].* » C'est pourtant ce nouvel Évangile, ce MASDU, ce culte de l'homme, que le Pape a imposés à toute l'Église... jusqu'à aujourd'hui.

Dans le roman, pour libérer définitivement l'homme et le rendre heureux, Kirilov, lui, a conçu le projet de se suicider, car « *la liberté sera totale quand il sera indifférent de vivre ou de mourir* », dit-il au narrateur. C'est le défi suprême lancé à Dieu. Il ira jusqu'au bout et se suicidera, mais dans la terreur la plus épouvantable ; non pas dans la stoïque indifférence, mais avec les convulsions d'un damné. C'est l'échec des maîtres

penseurs et la dénonciation de leur Maître diabolique que le roman de Dostoïevski met en scène. Voilà où mène l'utopie de la solidarité universelle. Rien à voir avec le christianisme qui a toujours enseigné que l'homme est pécheur et que la paix définitive n'est pas de ce monde. Ainsi que l'exposait saint Pie X dans *AD DIEM ILLUM* (1904) : l'Immaculée Conception seule nous sauve de ces mirages en nous imposant le dogme du péché originel dont Elle seule a été préservée.

Résumons donc : notre système politique moderne fondé dans le sang des innocents et la haine de tout le passé de la civilisation est inhumain, et il ne pouvait se consolider qu'en subjuguant les foules livrées à elles-mêmes, en les séduisant par des mots magiques : ce que nos 150 POINTS appellent les *quatre inventions de Satan* par lesquelles l'ennemi du genre humain pérennise la Révolution.

LES QUATRE INVENTIONS DE SATAN.

La première invention, ce sont les droits de l'homme. 1789, *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* ; 1948, *Déclaration universelle des droits de l'homme...* autant de mots magiques qui font frémir de contentement tous nos contemporains. Et que proclament ces grands textes ? Ils reprennent l'idée majeure de Rousseau et des révolutionnaires américains : tous les hommes naissent libres et égaux en droits. Ce principe à lui seul est une déclaration de guerre à tout ordre social traditionnel, en premier lieu à la famille dont nous avons mesuré l'importance dans les articles consacrés aux points d'écologie communautaire. En effet, « *dire que les hommes naissent libres et égaux en droits et, dans tous les cas de conscience législative, s'en référer à ce prétendu état naturel, c'est nier par-là même que l'état d'association* (famille, corporation, commune, nation), *en d'autres termes de dépendance, en d'autres termes d'inégalité, soit le véritable état naturel* » (Maurras). Dégager l'homme de toute relation d'origine, de toute communauté historique, c'est faire de lui un dieu. L'individualisme ravageur sur lequel se lamentent vainement tous nos contemporains vient de ce principe : ils devraient commencer par le renier !

La démocratie réalise l'idéologie des droits de l'homme en politique par la proclamation de la souveraineté de chaque individu. « *L'homme enfin, se voit reconnu le droit de gouverner et de participer au gouvernement du monde par ses propres lois. C'est la grande prétention de la révolution, son humanisme apparent qui met l'homme à la place de Dieu.* »

Voilà pour épater le peuple, le subjuguier. En réalité, la Révolution moderne livre les pauvres hommes et les peuples désarmés « *au totalitarisme sans limites d'une race, d'une classe, d'un parti que Dostoïevski appelait d'un nom prémonitoire, "LES POSSÉDÉS", plus exactement "LES DIABOLIQUES". C'est son antihumanisme*

réel. » (63) En effet, la théorie de la révolution est nécessaire et universelle ; elle ne souffre ni exception ni retard ni ménagement. Le pouvoir doit déclarer les droits de l'homme dans l'absolu et veiller à ce que rien ne s'y oppose : le goulag est au bout du chemin. Notre Père commentait en 1979 : « *Cambodge, deux millions de morts sur cinq millions d'habitants. Pourquoi ? Parce que les Khmers rouges se disent : "Quand nous aurons détruit cette civilisation de fond en comble, nous pourrions faire la société marxiste, la société sans classe." Ils y croient !* »

Maurras avait donc bien raison d'écrire : « *Le plus notable des grands circuits historiques, celui dont les retours ont été, sont et seront sans doute le plus constant est celui que désigne parfaitement les trois dates de 1789, 1793 et 1799 : Déclaration des droits de l'homme, Terreur et Dix-huit Brumaire, c'est-à-dire libéralisme, jacobinisme, étatisme.* » Nous en sommes toujours là !

Le « *principe des nationalités* », qui permet à chaque peuple de revendiquer son indépendance nationale comme un droit absolu, hors de toute grâce, de tout effort et de tout mérite, est le deuxième mot magique de ralliement à la Révolution. « *Il a mis à feu et à sang l'Europe du dix-neuvième siècle et le monde colonisé au vingtième siècle. Les guerres qu'il engendre sont massives, interminables, inexpiables ; elles tournent au génocide, des tyrannies effroyables en résultent.* » (64)

Pourquoi un tel seuil dans la violence a-t-il été ainsi franchi à partir du dix-neuvième siècle, première étape vers les guerres totales du vingtième siècle ? Parce que ce droit prétendu suppose une impossible définition *a priori* de ce qu'est un peuple. Nous retrouvons là le prudent refus du point 55 d'une définition cartésienne par idée claire et distincte de la nation. Or, des maîtres penseurs se sont appliqués pendant tout le dix-neuvième siècle à faire de leur peuple opprimé une totalité homogène et exclusive. « *Le droit prétendu à l'autodétermination entraîne en fait une traque et une extermination des minorités, une exaltation hystérique du droit à la différence, et bientôt, pour ce peuple, une prétention impérialiste à conquérir à l'extérieur tout ce qui par quelque côté semble devoir lui revenir.* » (64) Il y a là le résumé parfait de tout le drame des nationalismes révolutionnaires depuis 1789.

L'exemple le plus effrayant de ces faux nationalismes est celui de l'Allemagne nazie. Mais Maurras avait compris avant tout le monde, à la seule lecture des "*QUATORZE DISCOURS À LA NATION ALLEMANDE*" de Fichte, que le nationalisme allemand était devenu une religion. Que c'était « *la divinisation romantique et révolutionnaire du Moi appliquée à la Nation* » ! Et portée par les écrivains et artistes romantiques, cette pensée va se répandre partout en Europe dans la première moitié du dix-neuvième siècle. 1848 marque le sommet de cette insurrection générale

des peuples contre leurs autorités légitimes. C'est l'accélération de l'entreprise d'unification nationale en Italie et en Allemagne, et c'est l'ébranlement de l'Empire Habsbourg catholique. Les champs de bataille des guerres mondiales à venir sont préparés... Au vingtième siècle, la technique militaire moderne aidant, les guerres seront totales, illimitées et, parce qu'on a refusé d'obéir à Notre-Dame de Fatima, les âmes se perdront en masse. « *Et presque toutes vont en enfer...* », se lamentait sainte Jacinthe. Ce sont les deux Guerres mondiales, mais aussi toutes les guerres de décolonisation, et leurs assassines guérillas de prétendue libération nationale. Depuis, impossible de dénombrer tous les foyers de guerres inexpiables : Rwanda, Kurdistan, Israël, Haut-Karabakh, etc. Voilà à quels charniers mène en droite ligne l'idéologie du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

« *Satan avance par bonds contradictoires, mais le jeu qu'il mène est d'une effroyable logique. Après avoir poussé les peuples à secouer le joug des nations et empires séculaires, le voilà qui les convainc de remettre leur sort à de gigantesques organisations mondiales ou de grands ensembles internationaux. Solve et Coagula : dissoudre et reformer, principe fondamental de la franc-maçonnerie.* » C'est notre troisième mot magique : l'*INTERNATIONALE* (65).

Au dix-neuvième siècle, les francs-maçons ont encouragé le pangermanisme, le panslavisme, le panaméricanisme... Bolivar et San Martín, grands francs-maçons, après avoir « *libéré* » les peuples d'Amérique latine, prétendirent aussitôt faire un seul ensemble continental. C'était un projet fou, voué à l'échec, mais qui a abouti à la formation d'une oligarchie de francs-maçons qui n'ont plus lâché le pouvoir jusqu'à aujourd'hui. Et par eux ce sont les États-Unis qui ont mis la main sur le continent dans son ensemble. Voilà pour qui travaillent les révolutionnaires prétendus romantiques.

Quant au dernier mot magique, *la démocratie* (66), il fera l'objet de notre prochain article. Nous reprendrons la démonstration par notre Père de l'impiété et de l'absurdité de la religion démocratique. C'est très nécessaire d'insister parce que tous ces slogans magiques (droits de l'homme, droit des peuples, internationale, démocratie universelle) sont bien plus insidieux que tous les Covid-19 ; bien plus contagieux, et qui parmi nous pourrait assurer en être complètement immunisé... Après 1944, il n'y a que notre Père qui a été assez sage et assez fort pour résister au virus démocratique. C'est lui seul qui a su faire aboutir l'œuvre de l'Action française en adjoignant aux lumières « *de l'expérience et de la raison* » de Maurras, la Lumière incomparable du règne universel du Cœur Immaculé de Marie et du Sacré-Cœur de Jésus. Il nous a ainsi légué une sagesse politique totale.

(père Louis-Gonzague de la Bambina.

MGR FREPPEL

« J'ai lutté seul »

FRÈRE Bruno m'a demandé de vous présenter le quatrième tome de la biographie de Mgr Freppel, à paraître prochainement. Le quatrième et dernier, du moins en principe ! Dans les années 90, notre Père m'avait demandé de faire un résumé des deux tomes de la biographie de Mgr Freppel publiée par l'abbé Terrien en 1937. J'étais bien loin de penser que, trente ans plus tard, ce résumé remplirait quatre tomes !

Je me souviens encore de la fois où je suis allé, tout tremblant, lui demander la permission d'aller consulter les archives à Angers, sûr que la réponse serait évidemment négative ! J'étais là, devant la porte de son bureau, la main levée : je frappe ou je ne frappe pas ? Quand je me décidai, le Père leva le stylo de son papier pour m'écouter avec sa bienveillance habituelle et réfléchit à ma demande durant quelques secondes qui me parurent une éternité. Puis il me répondit simplement : « *Très bien, contactez nos amis angevins et organisez votre voyage pour partir le plus tôt possible* », et se remit à son travail. Je sortis un peu abasourdi, étonné d'avoir obtenu si facilement une telle permission.

C'est ainsi que je me retrouvai, quelques jours plus tard, dans le TGV Paris-Angers, faisant en une heure trente ce trajet qui nécessitait toute une nuit de voyage au temps de Mgr Freppel ! Un ami me conduisit tout de suite à la "Catho" où l'archiviste, l'abbé Besson, m'attendait en lisant *LA CROIX*, « *journal bien informé*, me glissa-t-il, *mais avec le cœur un peu trop à gauche* ». Premier signe de connivence. Je compris bien plus tard qu'il nous connaissait et partageait la plupart de nos convictions, en particulier sur Vatican II. Nous descendîmes au sous-sol, dans la salle des archives où, faute de place ailleurs, il m'installa. Il y avait bien ce qu'il appelait "*L'aquarium*", palier fermé par des vitres où l'évêque délibérait avec ses conseillers : « *Je ne pense pas que vous teniez particulièrement à le voir* », me dit-il avec un petit sourire malicieux. Dès l'après-midi, j'avais la clef des archives, la permission d'utiliser sa photocopieuse et sa recommandation pour consulter les livres de la bibliothèque. Je fus donc pendant des années, pour le personnel de la bibliothèque, l'abbé Besson, sésame qui m'ouvrait toutes les portes et m'obtenait, sans même une réticence, toutes les autorisations !

L'œuvre de l'abbé Terrien reste fondamentale pour traiter de la vie de Mgr Freppel car, contrairement à ce qu'en écrivit Xavier Vallat à Charles Maurras, l'abbé Terrien ne fut pas « *un médiocre biographe* ». J'ai retrouvé les traces de ses recherches dans diverses archives que j'ai pu consulter, aussi bien à Angers et à

Paris qu'en Alsace, et toutes témoignent de sa rigueur d'historien. Il avait pour lui deux avantages, d'abord celui d'être le bibliothécaire de l'Université catholique d'Angers et ainsi d'avoir accès à toute la documentation, dont certains documents, perdus depuis, ne nous sont connus que par lui ; ensuite, de pouvoir recueillir des souvenirs de contemporains de l'évêque d'Angers.

Pour nous, venant après, nous avons eu la possibilité de prendre connaissance de certaines archives que l'abbé Terrien n'avait pas eu le droit de consulter à cause du délai légal imparti ; et aussi de suivre d'autres pistes, comme les archives de la préfecture de police de Paris, celles du ministère des Affaires étrangères ou les Archives secrètes du Vatican. Dirigé par notre Père, l'abbé de Nantes, nous nous sommes aussi intéressé plus particulièrement à certains aspects de la vie de Mgr Freppel, tel son concours à la politique coloniale de Jules Ferry pour la défense de nos soldats et de nos missionnaires, son opposition à René de La Tour du Pin pour les questions sociales, ainsi que son combat contre le libéralisme catholique sous toutes ses formes et jusqu'au plus haut degré de la hiérarchie.

LÉON XIII, UN PAPE LIBÉRAL

Nous avons laissé Mgr Freppel, à la fin de notre tome III, à l'année 1886. Depuis un an déjà, l'évêque d'Angers était convaincu que Léon XIII n'était pas seulement complice des libéraux-catholiques, mais souscrivait lui-même profondément à leur doctrine fondamentale, l'indifférentisme politique, selon laquelle les formes de gouvernement n'ont aucune importance puisque toutes se valent, en théorie comme en pratique. Pour justificatif théologique, Léon XIII s'appuyait sur l'autorité de saint Thomas dont il détournait l'enseignement au profit de sa politique. Celle-ci n'était donc pas une simple diplomatie, comme beaucoup d'historiens se plaisent, encore aujourd'hui, à le répéter, mais la volonté déterminée de faire aboutir *SES* idées, celles qui furent préconisées autrefois par Lamennais, Mgr Dupanloup, Montalembert, le Père Lacordaire et toute la clique des libéraux-catholiques. À la différence de Pie IX qui avait pris systématiquement la défense des faibles, des petits, Léon XIII cherchait l'appui des gouvernements, serait-ce au détriment des peuples même catholiques. Et comme, à ses propres yeux, il n'était pas simplement le vicaire de Jésus-Christ sur terre, mais Jésus-Christ lui-même, tous ses dires et faits étaient évidemment justes, vrais, en un mot infaillibles ! Cette prétention était pour le moins paradoxale quand on sait que Léon XIII avait

été, lors du premier concile du Vatican, le plus puissant protecteur des anti-infaillibilistes, sans toutefois s'afficher ouvertement avec eux pour ne pas compromettre son avenir. C'est le propre des libéraux, surtout catholiques, de devenir des tyrans féroces !

Rappelons les faits. En 1885, Léon XIII publia une nouvelle encyclique sur la constitution chrétienne des États intitulée *IMMORTALE DEI*. Comme toutes ses grandes encycliques, c'était une tasse de bonne tisane mêlée d'excellent sucre et saupoudrée de quelques milligrammes d'arsenic, comme le disait notre Père, l'abbé de Nantes, à propos des encycliques de Paul VI. En commentant cette encyclique, Mgr Freppel ne voulut relever que la bonne tisane et l'excellent sucre, tandis que Mgr Thomas ne gardait que les quelques milligrammes d'arsenic libéral, en affirmant qu'enfin l'Église acceptait les idées de 1789 et allait ainsi pouvoir épouser le monde moderne.

Refusant de voir l'encyclique du Pape ainsi caricaturée, du moins le croyait-il, l'évêque d'Angers dénonça l'archevêque de Rouen auprès du Saint-Office... Grand embarras au Vatican ! Finalement, tout en reconnaissant implicitement que Mgr Freppel avait raison sur le fond – on ne lui reprocha aucune erreur –, ce fut lui que Rome blâma comme fauteur de zizanie et pour outrage envers un supérieur, Mgr Thomas étant archevêque de Rouen et Mgr Freppel, seulement évêque d'Angers. C'est alors que Mgr Freppel comprit que le libéralisme des Lamennais et Lacordaire était maintenant professé à Rome jusqu'au plus haut degré de la hiérarchie.

Nous avons intitulé ce quatrième tome : « *J'AI LUTTÉ SEUL.* » Cette phrase de Mgr Freppel est aussi le titre des éditoriaux de l'abbé de Nantes de juillet et août 1974 où il traçait sa « *ligne de crête, entre schisme et hérésie, pour la restauration catholique* ». Notre Père y rappelait son combat commencé le 6 août 1964, jour de la publication de la funeste encyclique de Paul VI, *ECCLESIAM SUAM*, ce *MEIN KAMPF* du progressisme, véritable cancer de l'Église, que déjà Mgr Freppel avait pressenti et combattu de toutes ses forces. L'un comme l'autre furent abandonnés de presque tous leurs amis, ou prétendus tels, à qui l'obéissance au Pape tenait lieu de religion.

Pour les initiés que vous êtes, ce titre est donc comme une clef de lecture. Car, si dans les trois premiers tomes, il est possible, et même facile, de faire des parallèles entre l'abbé de Nantes et Mgr Freppel, dans ce quatrième tome, ces ressemblances s'imposent à tout lecteur connaissant la CRC. Il me semble même qu'on peut dire que la lecture de Mgr Freppel prépare à une meilleure compréhension de l'œuvre de notre Père.

PRÉMICES D'UNE DOCTRINE : 1887

Le chapitre premier de ce quatrième tome évoque l'année 1887. C'est une année d'accalmie – le calme avant la tempête – dont Mgr Freppel profita pour tracer les grandes lignes doctrinales de l'école de pensée qu'il aurait voulu fonder, Catholique, Royale et Communiera. Cette charité fraternelle, nous dirions cet esprit phalangiste, au sein de la jeunesse catholique, est pour l'évêque d'Angers une chose primordiale. C'est ce que Ferdinand Hervé-Bazin avait très bien compris lorsqu'il considérait que le rôle d'un professeur d'Université catholique ne se résume pas à professer son cours, mais consiste aussi à s'occuper de ses étudiants comme le ferait un grand frère. Ainsi, soutenant les projets de son évêque, réunissait-il ses élèves dans un "Cercle Saint-Louis", à la fois cercle d'études, de discussion et d'amitié où le sérieux allait de pair avec la distraction et la piété.

C'est aussi ce qu'avait en vue Mgr Freppel lors de la fondation de ses collèges, comme celui de Saint-Louis à Saumur, destiné à former une élite catholique pouvant reprendre la région aux protestants, et qu'il désira aussi beau et majestueux que l'École de Cavalerie toute proche, dans l'espérance de lui voir atteindre un jour un prestige comparable. Ainsi invitait-il ses jeunes étudiants à « *apprendre à se connaître, à entretenir des relations d'amitié, à s'instruire en commun, à s'encourager mutuellement* [en un mot à participer au camp de la Phalange et à suivre l'enseignement de la VOD !], *afin de se retrouver un jour dans la vie publique, en parfaite conformité de vues et de sentiments, avec l'intelligence du but auquel il faut tendre, l'œil constamment fixé sur l'Évangile, cette charte immortelle des peuples chrétiens, et sur l'Église d'où procède tout progrès moral, toute vraie civilisation.* »

Cette exhortation se terminait par ces mots que nous pouvons faire nôtres et recommander à nos jeunes phalangistes : « *Il est nécessaire de s'initier de bonne heure aux besoins de la société moderne et de faire, avec l'apprentissage du dévouement, ses premières armes dans les luttes de la doctrine* », afin de trouver « *dans les leçons du passé une lumière pour se diriger à travers les incertitudes et les obscurités de l'heure présente car, pour savoir faire ce qu'il faut faire, il est nécessaire de connaître ce que l'on doit penser. Il nous faut des hommes d'études et des hommes d'action* » pour lutter contre « *la franc-maçonnerie et la Révolution, pour se préparer un jour à marcher en masses serrées, sous le drapeau de la foi, à l'assaut de l'antichristianisme. Courage, et en avant pour Dieu et pour la Patrie.* » N'est-ce pas le programme que notre Père a dressé pour sa Phalange de l'Immaculée ?

LA TENTATION FATALE, LE BOULANGISME : 1888

L'année 1888 et les suivantes marquèrent la montée du général Boulanger, le Le Pen de l'époque, dans l'opinion publique. Comme ce dernier, Boulanger ne fera rien, sinon consolider l'union et la concentration républicaines contre lui, renforçant ainsi notre III^e République. Tous les gens de droite s'enthousiasmèrent pour lui. Royalistes et impérialistes voulurent voir dans ce général à fière allure et beau parleur celui qui les débarrasserait de la République. À Rome même, il avait ses partisans. Léon XIII, sans s'engager directement, rêvait d'être le nouveau Pie VII de ce nouveau Bonaparte.

Foncièrement républicain, porté au ministère de la Guerre par son mentor, Clemenceau, Boulanger savait aussi s'entendre avec les nationalistes de la Ligue des patriotes de Déroulède, profiter de l'argent des orléanistes et de l'influence des bonapartistes en vue de devenir le prochain président de la République. Même Albert de Mun voyait dans ce général « *l'homme providentiel* », le sauveur de la France. Eugène Vuillot, directeur de *L'UNIVERS*, le Père Vincent-de-Paul Bailly, directeur de *LA CROIX*, etc., tous se mirent au service de Boulanger.

Tout de suite, Mgr Freppel dénonça la supercherie : « *Il a l'air de faire quelque chose, disait-il, et il ne fait rien.* » Et à un ami qui lui confiait que le général l'avait en grande estime, l'évêque répondit vivement : « *Ce n'en est pas moins une canaille.* » Et de constater : « *Le seul résultat du boulangisme est d'avoir opéré la concentration républicaine, nous ne parviendrons plus à renverser le ministère radical. J'avais prévu cette lamentable conséquence.* » Hélas ! une fois encore, Mgr Freppel ne fut pas entendu de ses amis, et les républicains sectaires et francs-maçons restèrent au pouvoir pour le malheur de la France et de l'Église.

LE CENTENAIRE DE 1789 : 1889

En 1889, pour contrer le centenaire de la Révolution que les républicains voulurent exalter en grand par une Exposition universelle, Mgr Freppel publia un petit livre de 140 pages qui, selon sa propre expression, fut « *une véritable bombe* ». Avant la fin du mois de janvier, on en était déjà à la quinzième édition. J'ai essayé d'en faire un résumé fidèle dans un chapitre de ce quatrième tome. Toute l'idéologie révolutionnaire y est étudiée et réfutée avec soin. Quand on pense que Mgr Freppel ne mit que quinze jours pour rédiger une étude si précise, on en reste pantois ! Le point fondamental, écrivait-il : rejeter « *les formules convenues, les banalités acceptées d'avance, sans un examen sérieux* » de la Révolution française, cette « *vaste fumisterie, l'un des événements les plus*

funestes qui aient marqué dans l'histoire du genre humain ». C'est tout un programme !

Une fois encore, l'évêque d'Angers se montrait très moderne et dépassait la simple critique « intégriste » de la Révolution française. Il commençait donc par établir cette distinction riche et lumineuse entre, d'une part, les réformes que l'Ancien Régime aurait dû et pu faire sous la conduite sage de ses rois (comme celles initiées par Louis XV avec le chancelier Maupeou et l'abbé Terray, et que Louis XVI, sous l'influence du protestant Necker, refusa de poursuivre) et, d'autre part, l'esprit révolutionnaire qui est venu tout gâcher.

Allant à l'essentiel, Mgr Freppel expliquait les causes profondes de ce saccage révolutionnaire :

« La Révolution française est une doctrine et une doctrine radicale, une doctrine qui est l'antithèse absolue du christianisme. C'est l'application du rationalisme dans l'ordre civil, politique et social. Ce n'est pas seulement l'Église catholique, sa hiérarchie et ses institutions, que la Révolution française entend bannir de l'ordre civil, politique et social. Son principe et son but, c'est d'éliminer le christianisme tout entier, la révélation divine et l'ordre surnaturel, pour s'en tenir à ce que ses théoriciens appellent « *les données de la nature et de la raison* ».

« C'est le règne social de Jésus-Christ qu'il s'agit de détruire et d'effacer jusqu'au moindre vestige. La Révolution, c'est la société déchristianisée, c'est la nation chrétienne débaptisée, répudiant sa foi historique, traditionnelle, et cherchant à se reconstruire, en dehors de l'Évangile, sur les bases de la raison pure, devenue la source unique du droit et la seule règle du devoir. Une société n'ayant plus d'autre guide que les lumières naturelles de l'intelligence, isolées de la Révélation, ni d'autre fin que le bien-être de l'homme en ce monde, abstraction faite de ses fins supérieures, divines. »

Et Mgr Freppel explicitait ainsi sa pensée : pour la Révolution française, « le principe et la source de l'autorité est en l'homme, la loi est l'expression de la volonté générale, d'une collectivité d'hommes qui décident en dernier ressort et sans recours possible à aucune autre autorité, de ce qui est juste ou injuste ; tout est livré à l'arbitraire et au caprice d'une majorité. Tout part de l'homme et revient à l'homme, sans aucun égard à une loi divine quelconque. L'homme a pris la place de Dieu, et la conséquence logique de tout le système est l'athéisme politique et social qui bannit Dieu de toutes les lois et de toutes les institutions. »

Le polémiste dénonçait alors ce « lamentable spectacle d'une apostasie nationale, véritable déicide analogue à celui qu'avait commis le peuple juif sur la personne de Jésus-Christ ». Il démontrait « *qu'il n'y a rien de moins français que la Révolution française* », œuvre de la franc-maçonnerie. La preuve : « Ce n'est

pas à la France qu'elle s'adresse, écrivait-il, mais au genre humain tout entier ; elle déclare les Droits de l'Homme, et non ceux du citoyen français. » Ce n'est donc plus à « un Français réel, historique, marqué au coin de sa race, avec son caractère et les qualités qui lui sont propres que les révolutionnaires s'adressent, mais à un être idéal et abstrait, qui n'a jamais existé et qui n'existera jamais nulle part, l'Homme de la nature et de la raison, en dehors de toute particularité de temps, de lieux, de personnes. C'est pour cette abstraction qu'ils légifèrent sans tenir compte ni de l'intérêt national ni des droits historiques. »

Mgr Freppel soulignait : « Il est à peine besoin de faire ressortir tout ce qu'il y avait d'absurde [hélas, cette absurdité est notre lot quotidien !] dans cette prétention de légiférer pour une nation comme la France, monarchique dans ses traditions, ses mœurs, son langage, son génie, et jusque dans la moelle de ses os, comme pour une peuplade d'émigrants en Californie. Cette absurdité, nous l'avons payée aux prix de dix révolutions successives, faute de pouvoir rentrer dans la voie historique et traditionnelle d'où nous sommes sortis. » Et nous pourrions ajouter aujourd'hui : au prix de deux Guerres mondiales et de leurs millions de morts, voire d'une troisième qui dure toujours.

Dans un autre chapitre de cette remarquable étude, Mgr Freppel reprenait la devise révolutionnaire : *Liberté, Égalité, Fraternité* pour montrer toute la fausseté que cache, par « ces vaines déclamations », une véritable tyrannie « concentrant dans les mains de l'État le pouvoir le plus absolu qu'il soit possible d'imaginer dans un pays civilisé ». Vous allez constater que ses paroles sont d'une actualité saisissante.

Prenons en exemple la LIBERTÉ : « Sans doute, écrivait-il, la Déclaration des Droits de l'Homme porte que “*nul ne sera inquiété pour ses opinions religieuses*”. Mais il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre que c'est là une de ces formules mensongères sous lesquelles s'abrite le despotisme de l'État. La vérité est que, à l'heure présente, les convictions religieuses sont précisément ce que la Révolution pardonne le moins. Est-il, à la veille du centenaire de 1789, un préfet ou un sous-préfet qui n'aurait rien à redouter pour sa situation, s'il faisait ouvertement ses Pâques ? Est-il un seul buraliste, un seul garde champêtre [tous deux nommés et destitués par le gouvernement] qui oserait impunément mettre ses enfants dans une école catholique, de préférence à l'école laïque ? Laissons donc de côté ces maximes pompeuses qui ne sauraient plus tromper personne. Il en est des libertés individuelles comme des libertés provinciales, départementales et municipales : 1789 en a été la négation pure et simple. C'est le despotisme d'État aux mains d'un seul homme ou d'une assemblée, voilà son premier et son dernier mot. »

Quant à l'ÉGALITÉ, Mgr Freppel dénonçait « ces formules sonores à l'aide desquelles les doctrinaires de 1789 ont réussi à tromper les esprits naïfs et crédules, telle que : “*Tous les hommes naissent et demeurent égaux en droits.*” Il eût été plus exact de dire que les hommes naissent dépendants et inégaux. La première de ces dépendances et de ces inégalités a son fondement dans la divine constitution de la famille. Quand l'enfant vient au monde, il entre dans une hiérarchie de pouvoirs et de fonctions ; il trouve à côté de son berceau, dans les auteurs mêmes de ses jours, non pas des égaux, mais des supérieurs qui ont le droit de lui commander. Jamais, à aucun âge de sa vie, il ne deviendra l'égal de son père ni de sa mère ; jamais ses droits n'équivaudront aux leurs. Entre eux et lui, il y aura toujours un lien de dépendance et de subordination qui, formé par la nature elle-même, est indissoluble. »

Mgr Freppel ajoutait avec une pointe d'humour qui fait tout comprendre : « La formule révolutionnaire de l'égalité est donc inapplicable à l'ordre domestique, à moins qu'on ne veuille en venir à cette absurdité manifeste [hélas, nous y sommes ! le pape François vient de le déclarer solennellement] de fonder l'autorité paternelle sur le vote des enfants. »

Si la liberté et l'égalité sont des mensonges révolutionnaires, qu'en est-il de la FRATERNITÉ ? « La Révolution française et la fraternité : quelle alliance de mots contradictoires ! s'écrie Mgr Freppel. À peine le mouvement révolutionnaire de 1789 a-t-il éclaté, que les haines les plus féroces se donnent libre carrière dans tout le pays. Ce peuple de frères semble n'avoir voulu écrire sur les murs de ses édifices la formule imaginée par la franc-maçonnerie que pour se donner le plaisir de s'entr'égorger. Girondins, Montagnards, Hébertistes, Thermidoriens, chaque parti marque son avènement au pouvoir par le meurtre de ses adversaires vaincus. Ouvriers, laboureurs, hommes du peuple, les professions les plus modestes fournissent aussi leurs contingents de victimes. Le nom de fraternité est devenu le mot d'ordre des plus épouvantables forfaits. »

C'est qu'il ne faut jamais oublier le quatrième terme de cette devise républicaine : la mort. *Liberté, Égalité, Fraternité ou la mort*, telle est la formule que nous a léguée la Révolution et que vous pouvez encore lire, par exemple, sur la façade de l'Hôtel de Ville de Troyes. Après l'avoir fait disparaître en 1794 après la mort de Robespierre, la municipalité troyenne l'a rétablie en 1890, précisément dans l'euphorie de ce centenaire de la Révolution.

Mgr Freppel prolongeait son raisonnement en dénonçant l'antichristianisme de son époque, qui est toujours bien actuel, comme en témoigne la dernière déclaration de Macron sur le droit au blasphème. « La France demeure aujourd'hui telle que la Révolution

l'a faite, déchirée par la haine des partis, divisés en fractions irréductibles. *Voilà l'ennemi!* [selon l'expression de Gambetta dénonçant l'Église] c'est le cri qu'on entend de toutes parts contre les catholiques. Est-ce calomnier nos modernes Jacobins que de dire que leur hostilité à l'égard des pires ennemis de la France n'est pas comparable à celle qu'ils témoignent à un Français, du moment que ce Français porte une soutane de prêtre ou une robe de religieux ? Écoutez donc les cris de joie sauvage que poussent en chœur tous les organes de la presse radicale, chaque fois qu'on expulse d'une école ou d'un hospice quelques pauvres sœurs de la Charité coupables du crime de n'être pas laïques. »

Pour conclure ce chapitre, Mgr Freppel constatait : « Des partis se poursuivant de haines mortelles jusqu'à se mettre hors la loi et s'envoyer à l'échafaud ; la guerre civile des esprits aboutissant, tous les quinze ou dix-huit ans, à des guerres fratricides ; tout un siècle de discordes s'aggravant de jour en jour, sans qu'il soit donné à personne d'en prévoir le terme : il n'y avait que la Révolution française pour créer un pareil état de choses et pour ajouter le mensonge au crime, en dissimulant cette œuvre de division et de haine sous le nom de fraternité. »

MGR FREPPEL

CONTRE LES PÉDAGOGUES ASSASSINS !

Je ne puis vous retracer ici toutes les interventions du député Freppel à la Chambre. Mgr Freppel fut député jusqu'à sa mort, c'est-à-dire onze années durant lesquelles il prononça deux cents discours, sans compter ses interventions à brûle-pourpoint.

Parmi ses nombreuses interventions, il y en a d'inattendues, comme celle contre le surmenage intellectuel. Le député Freppel dénonçait « *le charlatanisme pédagogique* » de l'enseignement primaire exigeant qu'après six heures de classe, les enfants soient encore obligés de lire, écrire, compter, etc., « *pour ce qu'on appelle des devoirs* ». Il s'opposait aussi à cette frénésie de changement dans les méthodes : « *Faites-en une, même déficiente, mais tenez-vous-y.* » Mais pour cela, il aurait fallu que le ministre de l'Instruction publique ne change pas chaque matin. Notre troisième République ne comptera pas moins de quatre-vingt-dix-neuf gouvernements, dont le plus bref ne vécut que quatre jours, la moyenne pour les autres étant de deux cent trente jours. Devant une telle gabegie, comment construire quelque chose d'efficace et de durable ? Avec une pointe d'ironie, le député Freppel ajoutait : « Loin de se raccourcir, nos programmes sont allés s'allongeant encore, s'allongeant toujours pour aboutir à cette encyclopédie sans rivage et sans fond où est venu s'abîmer l'enseignement classique. Jamais vous n'obtiendrez d'une réunion de spécialistes une

réduction sérieuse dans les programmes, par la raison bien simple que chacun s'imaginant que le salut de la France est attaché à sa spécialité, voudra y ajouter sans cesse. »

Ce que Mgr Freppel voulait et demandait à ses collègues catholiques, car à cette époque ils étaient encore vraiment « libres », c'était d'éduquer une jeunesse catholique, forte de sa foi et de ses convictions, pour former une véritable élite pour le bien de la nation comme de l'Église. Loin de farcir la tête de ses jeunes élèves d'un tas de choses inutiles qu'ils s'empressent d'oublier une fois l'examen passé, il entendait « former leur intelligence et leur jugement et leur donner la clef de la science, le goût et l'attrait de l'étude, au lieu de les dégoûter à jamais par un surmenage intellectuel où leur santé s'épuise sans profit réel pour leur avenir et pour le bien du pays ». Je vous laisse aller voir la suite par vous-même et faire les rapprochements qui s'imposent avec notre situation actuelle. Notons que Mgr Freppel, qui fut l'un des rares élèves ecclésiastiques de son temps à se présenter au baccalauréat, jugeait cet examen profondément injuste, lui préférant un contrôle continu sur l'ensemble de la scolarité.

LA DÉFENSE DE NOS COLONIES

Un autre domaine où se vérifie à la fois la justesse du jugement de Mgr Freppel, la précision de ses connaissances, comme aussi son amour de la France seule, est sa défense des colonies. Là, il est vraiment génial. Et il se retrouve seul ! ou plutôt avec les républicains, pas tous, car la clique des Clemenceau et consorts était anticolonialiste et raciste. Le nègre, comme on disait alors, n'était pour Clemenceau que le chaînon manquant entre le singe et l'homme ! Mgr Freppel se trouve donc au côté de Jules Ferry, le fondateur de l'école laïque et le persécuteur des religieux et religieuses ; et donc en opposition avec ses amis, ou prétendus tels, de la droite royaliste comme Albert de Mun. Hors des passions de parti qui mènent les députés de droite comme de gauche, seul son amour de l'Église et de la Patrie conduit l'évêque-député. Bien renseigné par les missionnaires et certains officiers coloniaux, il évoque nos colonies avec une telle précision de détails, une telle compréhension des faits et des difficultés, que l'on croirait qu'il y a séjourné. Pour lui, bien évidemment, marins et missionnaires, colonisation et christianisation doivent marcher de concert. Et pour accomplir ce travail de longue haleine, il réclame une « *occupation permanente et définitive* » de nos colonies.

Ses discours à la Chambre sur ce sujet sont de véritables cours de géopolitique devant un auditoire en grande majorité ignorant. « Le percement de l'isthme

de Panama, explique-t-il, va donner à nos possessions océaniques un intérêt de premier ordre. Elles marqueront la ligne la plus droite et la plus directe de l'Europe à l'Asie. Elles seront autant d'étapes françaises sur les futures grandes routes qu'ouvrira à travers l'Océanie une nouvelle navigation débouchant par Panama. Voilà pourquoi, tant du point de vue politique et stratégique qu'au point de vue commercial, il importe de ne pas perdre la moindre parcelle de notre domaine colonial dans l'océan Pacifique. » Et comme l'Angleterre prétendait avoir des droits sur l'île Rapa, la plus méridionale des îles françaises de l'archipel de Tubuai, Mgr Freppel en expliquait les raisons à ses collègues, qui ignoraient même l'existence de ces îles : « L'Angleterre en ferait à l'instant même une station stratégique et maritime, un Gibraltar, une Malte de l'Océan pacifique, car l'île Rapa se trouve précisément à l'intersection des lignes directes réunissant Panama à Sydney, à la Nouvelle-Calédonie ou à la Nouvelle-Zélande. Il ne faut pas seulement songer au présent ; nous devons aussi nous préoccuper de l'avenir. Veillons avec soin à l'intégrité de notre domaine colonial dans toutes les parties du monde ; ne nous laissons pas d'affirmer nos droits. Rien que cela, mais tout cela. »

Certains députés royalistes l'accusaient, lui Alsacien, d'oublier "la ligne bleue des Vosges". Je vous laisse aller voir par vous-même la verte et cinglante réponse qu'il leur fit.

Une autre fois, il intervint en faveur de l'occupation complète de Madagascar. Sa démonstration fut si percutante qu'Ernest Froger, gouverneur de Diégo-Suarez, lui exprima le désir des habitants de l'île de le choisir comme député, nos bons républicains ayant toujours refusé la présence d'un Malgache, fût-il Blanc, parmi eux. Il est très émouvant de consulter toute la documentation que Mgr Freppel avait réunie en vue de cette intervention : lettres de vicaires apostoliques et de missionnaires, comptes rendus du gouverneur et de militaires, cartes, tracés des routes, emplacements des points d'eau, etc., rien ne manque. Un vrai plan de bataille, mais pour une bataille de pacification et d'évangélisation en vue d'établir la civilisation chrétienne sur toute l'île. « La nature, expliquait-il à ses collègues de la Chambre, a travaillé pour nous : elle a réuni à Diégo-Suarez des avantages qu'on ne trouve pas ailleurs, car nulle part, sur la côte ouest de Madagascar, il n'existe de rade aussi facilement défendable et à aussi peu de frais. Nulle part ailleurs, on ne rencontre une terre s'élevant aussi rapidement des bords de la mer jusqu'à une altitude de 1100 mètres, ce qui assure à la garnison une salubrité inconnue sur toute la côte d'Afrique et de Madagascar. »

Le député Freppel s'élevait contre la politique dite *des petits paquets* préconisée par les républi-

cains, qui consistait à installer seulement des postes commerciaux le long de la côte et que l'armée était chargée de protéger. Colonisation et mission, marins et missionnaires, pour Mgr Freppel, les uns ne vont pas sans les autres ! Aussi réclamait-il la création d'une base militaire bien située pour que la garnison puisse intervenir rapidement n'importe où sur l'île ; la création de routes (« quatre-vingt-seize kilomètres, cela n'a rien d'excessif ! ») et de conduites d'eau potable pour développer l'agriculture et le commerce ; la fondation de paroisses avec un curé résident, d'écoles tenues par des frères ou des sœurs, d'un hôpital, etc. « Si vous ne voulez pas pousser jusque-là, il faut vous arrêter maintenant et ne rien faire du tout ; car avec les demi-mesures, les tergiversations et les attermolements que l'on vous propose, vous allez au-devant de mécomptes et de déceptions inévitables. La gloire de la France, toujours et partout, est liée aux intérêts religieux, ainsi chaque progrès de la foi tourne à l'avantage de notre patrie. »

POUR DIEU ET LA PATRIE

Comme saint Pie X quelques années plus tard, Mgr Freppel voyait venir la Grande Guerre. Une nouvelle fois, il dut se séparer de ses amis de droite pour voter, avec un certain nombre de républicains, en faveur de l'augmentation du budget militaire. Aveuglement incroyable de ces députés de droite qui, tout en voyant venir la guerre, votaient contre cette augmentation du budget, très nécessaire pourtant pour moderniser notre armée, pour le plaisir de faire tomber les ministères ! faisant ainsi le jeu de l'ignoble Clemenceau. Si encore, ils avaient voulu nous débarrasser de la République, mais hélas ! ce n'était qu'un jeu parlementaire où ils se croyaient les maîtres alors qu'ils n'étaient que des marionnettes.

Pendant ce temps, le Pape imposait aux catholiques du *Zentrum* allemand un soutien inconditionnel à Bismarck. Ce *Prince de fer* avait ainsi obtenu un budget pour sept ans afin de moderniser l'armée prussienne en augmentant de 470 000 hommes ses effectifs, avec la création de trente et un nouveaux bataillons d'infanterie et de vingt-quatre batteries d'artillerie.

« On frémit, à la pensée d'innombrables victimes humaines qu'entraînerait une telle guerre, écrivit alors l'évêque d'Angers. La partie est presque égale de part et d'autre, ce qui rendra la lutte d'autant plus sanglante, sinon plus longue. Encore s'il pouvait en résulter un état de choses définitif, mais il est clair qu'à moins d'avoir été en quelque sorte exterminée, la nation vaincue ne songera qu'à prendre sa revanche, à quinze ou vingt ans de là. » C'est exactement le temps qui s'écoulera entre la Première et la Deuxième Guerre mondiale ! Et Mgr Freppel continuait : « Quelle que soit l'issue de la guerre, l'Europe n'en restera pas

moins sous la menace d'une conflagration générale. De là des armements dont les peuples ne pourraient pas supporter le poids indéfiniment, des causes de mécontentements qui, exploités par les anarchistes, pourraient bien amener un bouleversement social. » Pour éviter ce bain de sang, Mgr Freppel avait même un projet de conciliation, dans l'honneur, par « une réciprocité de sacrifices » entre les belligérants. Je vous laisse aller voir vous-même ! Hélas ! il ne fut entendu ni à Berlin ni à Rome, et il nous faut bien constater que le vrai et principal responsable des millions de morts de la guerre de 1914-1918 fut le pape Léon XIII.

LA DOCTRINE SOCIALE DE MGR FREPPEL

Une nouveauté de ce quatrième tome est l'étude de la doctrine sociale de Mgr Freppel. Lors d'une séance à la Chambre, alors que les républicains préconisaient l'immobilisme sur la question de la législation ouvrière, Mgr Freppel eut cette réponse : « *Nous, nous voulons aller de l'avant. C'est-à-dire emprunter au passé ce qu'il a de meilleur pour en faire profiter l'avenir. Nous voulons organiser la société chrétiennement, sur les bases de la justice et du dévouement, car le vice capital de la Révolution française a été de faire table rase de tout le passé. Cette organisation du travail par les corporations, il aurait fallu la rajeunir, l'améliorer, la mettre en harmonie avec les besoins et les conditions de l'industrie moderne, mais ce qu'il fallait éviter avant tout, c'était de la détruire sans rien édifier.* »

Mgr Freppel eut à s'opposer à René de La Tour du Pin sur plusieurs de ces questions. Par exemple, La Tour du Pin voulait que, comme en Allemagne, l'adhésion à une corporation soit obligatoire. L'évêque d'Angers préférait que la liberté d'y adhérer soit laissée à chacun, tenant ainsi en échec l'hégémonie de l'État qu'il craignait tant. Mgr Freppel n'est pas un penseur en chambre ou un utopiste, il s'appuie sur de simples réflexions de bon sens et sur l'observation des faits. Ainsi, explique-t-il, si l'artisan qui refuse l'appui de la corporation fait un travail médiocre et à bas prix, sa clientèle se détournera de lui, préférant payer un peu plus cher un produit de meilleure qualité. S'il propose un produit de qualité égale, mais à moindre prix, ou de meilleure qualité, la corporation devra s'adapter pour faire face à la concurrence. Ainsi on éviterait le monopole et la routine qui avaient perdu les corporations du Moyen Âge. Tous avaient donc à y gagner, à commencer par le consommateur.

Autre désaccord, le salaire familial. La Tour du Pin demandait que le salaire de l'ouvrier soit adapté à ses besoins et à ceux de sa famille ; idée généreuse et bien séduisante. Mais l'évêque d'Angers faisait cette simple constatation de bon sens : si les patrons doivent payer plus cher l'ouvrier chargé d'une

famille nombreuse, ils n'emploieront plus que des célibataires. Autre point de litige : le minimum de salaire que devrait percevoir l'ouvrier. Mgr Freppel faisait remarquer que si l'État oblige les patrons à ce minimum de salaire, il faudrait aussi qu'il assure aux patrons un minimum de bénéfices. De même, l'évêque-député ne se montrait pas systématiquement opposé à la participation des ouvriers aux bénéfices de l'entreprise, c'était à condition que les ouvriers en acceptent aussi les déficits.

Pour lui, la résolution de tous ces problèmes devait être confiée aux corporations restaurées, rajeunies, adaptées aux difficultés de cette société industrielle du dix-neuvième siècle et non pas soumises aux caprices de l'État républicain centralisateur et encore moins à une législation internationale du travail préconisée par La Tour du Pin et ses amis.

Mgr Freppel n'a laissé aucune note ou commentaire de l'encyclique sociale de Léon XIII *RERUM NOVARUM*. Ses faits et gestes montrent qu'il y était opposé ; ainsi, contrairement à son habitude, il n'a pas publié l'encyclique dans sa SEMAINE RELIGIEUSE. Lors de son dernier voyage à Rome, il avait demandé au Pape de surseoir à sa publication, jugeant qu'elle n'apporterait que discorde parmi les catholiques sur ces questions qu'ils jugeaient encore mal explicitées.

Le brouillon de cette encyclique avait été rédigé par les membres de l'Union de Fribourg, réunissant autour de Mgr Mermillod des penseurs de tous les pays européens – dont La Tour du Pin –, dont le point commun était de vouloir résoudre la question sociale indépendamment de la religion comme de la politique. Léon XIII comprit bien vite comment ces catholiques sociaux préconisant l'indifférentisme politique pourraient servir sa politique. Il publia donc cette encyclique en échange de leur soutien inconditionnel à sa politique de ralliement.

Le *MONITEUR DE ROME*, journal officieux du Saint-Siège, fut chargé d'expliquer à ses lecteurs la nécessité « *d'aller à cette démocratie du travail qui sera la grande force du vingtième siècle* ». Ce qui est devenu « *le dogme social de l'Église* » pour Georges Goyau, « *la charte des travailleurs chrétiens* » pour l'abbé Robert Talmy, revêtu d'un « *caractère prophétique* » par l'auteur du *COMPENDIUM DE LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE*, n'est en fait qu'un prêchi-prêcha sans aucune valeur, un jus d'eau tiède. Léon XIII y exaltait « *l'homme en tant qu'homme, pris isolément, étant en quelque sorte à lui-même et sa loi et sa providence* ».

Ayant ainsi déclaré son personnalisme chrétien, le Pape avait ajouté une petite phrase de sa propre main. C'est la seule qui ait quelque importance et que les syndicats catholiques, devenus « *chrétiens* » sous l'influence de Marc Sangnier, garderont comme le dogme social de l'Église ralliée au monde moderne ; couvert

de l'infaillibilité pontificale, c'est le milligramme d'arsenic de cette encyclique. Alors que les rédacteurs n'avaient parlé que de syndicats mixtes, le Pape corripa en affirmant que ces syndicats pourraient être « *composés d'ouvriers seuls* », érigeant ainsi la lutte des classes en institution. C'est alors que commença le grand glissement de l'Église vers la Révolution qui la conduira des abbés démocrates aux prêtres-ouvriers marxistes, puis aux prêtres guérilleros par l'encyclique *POPULORUM PROGRESSIO* de Paul VI jusqu'au communisme de *LABOREM EXERCENS* de Jean-Paul II, sans parler des aberrations de notre pape François.

DU "TOAST D'ALGER"

AU RALLIEMENT : 1890-1892

Ce tome IV se termine par ce qui fut « la grande affaire de la vie » de Mgr Freppel : sa courageuse opposition à la désastreuse politique de Léon XIII. Après avoir distillé dans ses nombreuses encycliques l'indifférentisme politique, le Pape se décida à l'imposer aux catholiques français en les contraignant à se rallier à une république anticléricale et franc-maçonne. Toujours prudent et soucieux de la réaction de l'opinion publique catholique, Léon XIII chargea le cardinal Lavigerie de « *briser les vitres* », selon l'expression du cardinal, avec les monarchistes par un acte solennel d'adhésion à la République. C'est ce que l'on a appelé le *Toast d'Alger*. Le 12 novembre 1890, le cardinal Lavigerie profita de la présence de l'Escadre de la Méditerranée et du Levant pour inviter à un dîner officiel les vice-amiraux Duperré et Alquier ainsi que tout le personnel des administrations civile, judiciaire et militaire d'Algérie. Son auditoire était composé en grande partie de royalistes. Le cardinal conclut son discours par ces mots : « *L'Église ne nous demande de renoncer ni au souvenir des gloires du passé, ni aux sentiments de fidélité et de reconnaissance qui honorent tous les hommes. Mais quand la volonté d'un peuple s'est nettement affirmée ; que la forme du gouvernement n'a rien en soi de contraire aux principes qui, seuls, peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées* », elle réclame « *l'adhésion, sans arrière-pensée* » à la République.

Un silence glacial suivit les paroles du cardinal, si bien que ce dernier ajouta : « *Amiral, ne répondez-vous pas à mon toast ?* » Celui-ci se contenta de lever son verre et de conclure : « *Je bois à son Éminence et au clergé d'Algérie.* »

L'évêque d'Angers répondit tout de suite à cette invitation au ralliement par deux articles dans son journal *L'ANJOU*. « *L'illusion de Mgr Lavigerie, écrivait-il, est de croire que la République en France est une simple forme de gouvernement, et non pas une doctrine foncièrement et radicalement contraire à la doctrine chrétienne dont l'idée mère est la laïcisation*

ou la sécularisation de toutes les institutions sous la forme de l'athéisme social. Elle ne changera pas de nature, parce que, si elle devenait autre chose, elle cesserait d'être la République française, c'est-à-dire la forme la plus radicale et la plus antichrétienne de la Révolution. » Puis, passant de la défense à l'attaque, il expliqua que si les catholiques de France devaient accepter le fait accompli de la République française persécutrice, le Pape devait aussi reconnaître le « *fait accompli* » de la perte de ses États pontificaux et « *la volonté du peuple italien nettement affirmée* » en faveur de l'unité italienne. L'argument était imparable !

L'évêque d'Angers désignait ensuite les vraies causes de la division des Français : « *Rien n'est assurément plus souhaitable que de voir se réaliser l'union de tous les enfants d'une même patrie. Mais c'est précisément la République qui rend cette union impossible parce que n'étant que la domination d'un parti au lieu d'être un gouvernement national, elle coupe la France en deux moitiés, et repousse comme autant d'ennemis tous ceux qui refusent de subir le joug de la franc-maçonnerie. Comment ne pas voir que c'est la République qui sème la division jusque dans le moindre village et nous conduit aux abîmes par l'effroyable démoralisation dont les écoles sans Dieu sont déjà la source. Voilà pourquoi c'est faire œuvre de religion et de patriotisme que de combattre un régime aussi funeste aux intérêts de l'Église qu'à ceux de la France.* »

Comme Mgr Freppel avait ajouté : « *Quant à nous, entre une République athée qui n'entend renoncer à aucune de ses erreurs et une Monarchie chrétienne qui représenterait toutes garanties à la Religion et à la Patrie, notre choix est fait depuis longtemps. Aucune invitation, d'où qu'elle vienne, ne nous fera changer d'avis* », le cardinal Lavigerie dénonça Mgr Freppel comme un factieux et comme l'ennemi du Pape.

À ses proches collaborateurs, Mgr Freppel confiait : « *Le cardinal Lavigerie voudrait greffer la République avec la Religion, il tuera la greffe et fortifiera le greffon.* » Les faits lui donnaient raison : au même moment, le gouvernement votait de nouvelles lois en vue de ruiner financièrement les congrégations religieuses qui avaient pu échapper à ses lois d'expulsion des années 1880, tandis que Jules Ferry réaffirmait l'intangibilité de ses lois scolaires « *pour refaire l'âme du peuple* » au sein de la laïcité ; ces lois étant « *l'âme de la démocratie* » et la République, « *la grande éducatrice de la démocratie* ».

Comme il devenait de plus en plus évident que le Pape allait intervenir personnellement, Mgr Freppel fut chargé par quarante-quatre députés catholiques d'aller à Rome pour présenter leur refus de tout ralliement. Le cardinal Rampolla fit grise mine en apprenant la véritable raison de la venue de l'évêque d'Angers à

Rome. L'encyclique était déjà prête, rédigée de la main même du Pape. « *Le Saint-Père a son siège fait, vous ne le ferez pas changer d'avis* », lui dit le cardinal. Les amis romains de l'évêque d'Angers lui conseillèrent aussi d'abandonner son projet : « *Combattre le toast de Mgr Lavigerie, ce serait combattre le Pape lui-même, et combattre Léon XIII, ce serait s'exposer à une défaite certaine.* »

Mgr Freppel ne parvenait d'ailleurs pas à obtenir une audience ; sans doute espérait-on le voir obligé de quitter Rome sans avoir pu rencontrer le Pape. Comme l'évêque d'Angers affirmait haut et fort qu'il ne quitterait pas la Ville éternelle sans avoir été reçu, il finit par obtenir son audience. Ce fut le 13 février 1891 à 5 heures de l'après-midi.

Pendant une heure entière, il exposa les motifs sur lesquels lui et ses collègues appuyaient leur résistance, montrant que l'adhésion « *sans arrière-pensée* » à la République sous prétexte de l'améliorer ne ferait qu'ajouter à la confusion des esprits et fortifierait les adversaires de la Religion catholique. Démontant le sophisme des libéraux-catholiques, il établit que la persécution religieuse en France n'était pas due à l'opposition des royalistes, mais à la haine anti-chrétienne que les républicains puisaient dans les loges maçonniques, foyers principaux des idées républicaines.

Devant une telle démonstration, par feinte ou de bonne foi, là est toute la question que la suite des événements se chargera de trancher, Léon XIII affirma sa résolution de modifier les termes de son encyclique. Lors d'une deuxième entrevue, comprenant que Mgr Freppel serait un adversaire influent et irréductible, il décida de mettre un frein à sa politique et, pour éconduire l'évêque d'Angers, conclut l'entretien par ces simples mots : « *Eh bien ! j'attendrai.* » Mgr Freppel, déjà très malade, devait mourir dix mois plus tard. Léon XIII attendit encore deux mois pour publier son encyclique *AU MILIEU DES SOLLICITUDES* par laquelle il imposait son Ralliement à tous les catholiques de France.

Mgr Freppel fut le seul de sa génération à oser « frapper à la tête » en allant ainsi faire remontrance au Pape. Honneur à lui ! N'avait-il pas écrit : « Le plus grand malheur pour un siècle ou un pays, c'est l'abandon ou l'amointrissement de la vérité. On peut se relever de tout le reste ; on ne se relèvera jamais du sacrifice des principes. Les caractères peuvent fléchir à des moments donnés, et les mœurs publiques recevoir quelque atteinte du vice ou du mauvais exemple ; mais rien n'est perdu tant que les vraies doctrines restent debout dans leur intégrité. Avec elles tout se refait tôt ou tard, les hommes et les institutions, parce qu'on est toujours capable de revenir au bien lorsqu'on n'a pas quitté le vrai. Ce qui enlèverait jusqu'à l'espoir même du salut, ce serait la désertion des principes, en dehors desquels il ne peut rien s'édifier de solide et de durable.

« Aussi le plus grand service qu'un homme puisse rendre à ses semblables, aux époques de défaillances ou d'obscurcissement, c'est d'affirmer la vérité sans crainte, alors même qu'on ne l'écouterait pas ; car c'est un sillon de lumière qu'il ouvre à travers les intelligences ; et si sa voix ne parvient pas à dominer les bruits du moment, du moins sera-t-elle accueillie dans l'avenir comme la messagère du salut. »

CONCLUSION

Comme notre Père, Mgr Freppel eut beaucoup de bons et fidèles amis, comme le chanoine Grimault, Ferdinand Hervé-Bazin ou Hippolyte Chavanon ; des fils spirituels, comme Mgr Louis-Joseph Luçon que saint Pie X nommera archevêque et cardinal de Reims ; des admirateurs aussi bien parmi les évêques que parmi les hommes politiques ; il eut même son Judas, en la personne de l'abbé Joseph Subileau, l'ambitieux curé de Montreuil-Bellay ; mais il lui manqua de vrais disciples, une phalange telle que notre Père la fonda, non sans bien des difficultés. À nous d'être les fidèles disciples de l'un et de l'autre, avec la grâce de Dieu et le secours du Cœur immaculé de Marie. Nos 150 POINTS sont le compendium de la pensée catholique, politique et sociale contre-révolutionnaire de Mgr Freppel. Et l'école de pensée qu'il n'a pas eu le temps de se constituer se trouve maintenant au sein de la Phalange de l'Immaculée.

Le chanoine Cornut, premier biographe de l'évêque d'Angers, concluait sa biographie, en 1893, par ces mots : « Dans cent ans, la lecture de ses ouvrages sera presque aussi opportune et aussi utile qu'aujourd'hui, parce que lors même qu'il traite de faits particuliers, il s'élève toujours aux principes et donne la doctrine complète dont le cas présent n'est qu'une application. » Nous y sommes !

Et notre Père, quant à lui, en tirait cette leçon : « Si jamais doit paraître en France, parmi le peuple catholique, une Croisade de Chrétienté qui veuille aboutir à la restauration de l'ordre catholique, royal, communautaire millénaire et vaincre la Révolution par la seule force de la grâce divine, de la foi et de la charité des âmes les plus généreuses, elle devra se mettre à l'école de Mgr Freppel, docteur incomparable, maître ès sciences humaines et divines, génie politique autant qu'ecclésiastique. »

À notre tour de continuer cette œuvre religieuse, politique et sociale de nos Maîtres et Pères, au cœur de l'Église comme au sein de notre société, pour le triomphe du Christ « *vrai Roi de France* » par le Cœur Immaculé de Marie, « *notre Toute-Puissante Suppliante* », afin que notre séjour ici-bas soit la préparation de celui du Ciel.

(père Pascal du Saint-Sacrement.

LA VÉRITÉ DE PONTMAIN

NOTRE article “*La Vierge Marie, Régente de France pendant la guerre de 1870*”, paru le mois dernier dans le numéro 218, a suscité plusieurs réactions parmi nos lecteurs. Nous en publions ici deux, l’une enthousiaste, l’autre critique.

NOTRE-DAME STRATÈGE !

« Les frères de l’atelier vidéo ont réalisé une remarquable illustration qui renforce bien votre démonstration, car outre l’intervention de la Sainte Vierge, l’héroïsme des Zouaves, il y a cet épouvantable contexte d’un Empire miné par la révolution et le parlementarisme républicain, et de cet empereur qui pour être lamentable n’en a pas été moins impie. Et tant de médiocres personnages pourris d’orgueil, d’ambition, et donc sans intelligence, mis à part quelques exceptions. La République, autrement dit la Révolution, est coriace comme une bête d’Apocalypse qui renaît de ses cendres, et toujours pour plonger la France dans la défaite militaire, l’abaissement, l’impiété. Mais la III^e a fait fort : 1870, 1914, 1940... »

« J’ai bien aimé l’intervention du général L., car c’est la leçon forte qui se dégage de votre conférence. C’est la Sainte Vierge qui dominait de haut, d’une manière divine et surnaturelle, tous ces événements avec la collaboration de ses nombreux enfants suppliants, priants, et celle du “petit reste” de ses soldats catholiques. J’ai mieux compris pourquoi il convenait, d’une convenance mystique, que la Sainte Vierge agisse ainsi, de haut, n’apparaissant qu’au-dessus d’une terre très chrétienne, très sainte, et non pas au milieu de ce désordre, de cette confusion, conséquence d’une guerre déclarée et dirigée par des impies et des incapables... Elle aurait semblé cautionner ce régime, et c’était impossible. »

« Si Elle est intervenue en première ligne en Chine lors de la bataille du *Pétang* ou au Canada lors de la bataille de la *Monongahela*, pour donner la victoire, c’est parce que la cause était sainte, et les hommes qui la défendaient aussi, ou du moins sans ce *summum* de l’orgueil qu’est l’impiété... Mais comme c’est touchant, et tellement encourageant pour nous aujourd’hui, de voir la Très Sainte Vierge si sensible aux prières, aux sentiments du cœur de ses enfants, qu’il s’agisse du saint curé de Pontmain, des trente-huit soldats de Pontmain revenus sains et saufs, ou de Verthamon, ou encore de ce cher Sonis, car pour ce héros chrétien, elle est vraiment descendue sur terre afin de le protéger et de le consoler... »

Nous remercions notre correspondant de ce rapprochement éclairant avec les deux interventions de Notre-Dame « *forte comme une armée rangée en bataille* », en Chine et en Nouvelle-France. Quant au second lecteur, il ne laisse pas de marquer sa surprise :

« *UNE DAME NOUS DÉFEND D’AVANCER.* »

« Dans l’article du mois dernier, *la Vierge Marie Régente de France*, nous avons tous été saisis par le mystère de cette horrible guerre, de laquelle émergent des victimes tellement aimables, qu’elles lui ont mérité du Ciel la Victoire de l’Immaculée ! Une petite phrase pourtant nous a particulièrement interpellés : “*Une chose est historiquement indéniable : la Sainte Vierge fut la première à l’annoncer aux Français.*” Il est vrai que c’est l’opinion commune des historiens actuels sur le sujet. »

« Mais il faut savoir que les premiers récits des événements de Pontmain mentionnent tous une seconde apparition de la Sainte Vierge dans le ciel du champ de bataille, à deux kilomètres à l’est de Laval, qui stoppa net les Prussiens le soir du 17 janvier, vers cinq heures et demie. Voici ces témoignages, ratifiés par l’ordinaire du lieu, Mgr Wicart :

« On lit dans la *SEMAINE RELIGIEUSE* de Laval du 25 janvier 1873 : “Les habitants... étaient étonnés de voir nos arrogants vainqueurs fuir comme épouvantés devant une force invisible et répéter souvent : *Impossible de prendre Laval, une grande Dame la défend.* Nous pouvons garantir l’authenticité de ces paroles entendues par des centaines de témoins.” »

[*Les deux “témoignages” suivants, avancés par notre correspondant, sont de moindre importance, nous passons directement au dernier :*]

« La lettre d’un officier français anonyme, qui répond à la demande des chapelains de Pontmain de leur faire connaître la situation des armées allemandes, le 17 janvier 1871 au soir : “Mon Révérend Père,... vous allez pouvoir vous convaincre que, depuis l’heure précise où Marie est apparue au-dessus de votre sol mayennais, les Allemands n’ont pas fait un pas en avant. Ils ont bien dit : *Une Madone garde ce pays et nous défend d’avancer*, etc.” »

« Il est difficile de remonter aux premiers témoignages, d’une part parce que les témoins sont des Prussiens protestants, d’autre part parce que le Journal du grand État-major allemand ne pouvait guère inscrire un tel témoignage dans ses annales : le Prussien tout-puissant repoussé par... une Femme ! Le général Chanzy lui-même déclara le repli allemand “*inexplicable*”. Reste à savoir si ces témoignages ont été réfutés et si l’autorité ecclésiastique en a tenu compte. En cas contraire, nous demandons à nos modernes historiens la raison de leur silence sur ces témoignages. »

« Car enfin il faut bien savoir si l’Immaculée est descendue au-dessus du champ de bataille de Saint-Melaine, volant au secours de ses soldats héroïques, épuisés mais fidèles, avant d’aller l’annon-

cer à son petit peuple, non moins héroïque, mené par le saint abbé Guérin. Chacun recevant sa récompense selon sa vocation, ses prières suppliantes, et la Bonté généreuse de Notre-Dame ! Car vraiment en ce soir du 17 janvier 1871, notre Reine se montra si bonne française, prenant la tête des opérations militaires comme Jeanne d'Arc jadis, quand tout semblait perdu. Elle parut, et l'ennemi s'enfuit ! Qu'il nous soit donné de vivre de telles heures, pour le triomphe du Cœur Immaculé de Marie, notre sainte Espérance ! »

NOTRE RÉPONSE.

Nous remercions notre lecteur "enthousiastic" de nous permettre de faire le point sur cette légende, qui a bonne presse dans nos milieux traditionalistes. Même l'excellent ouvrage, "NOTRE REINE, son Amour, sa Sagesse, sa Puissance" (1926), fait état de cette parole pour le moins surprenante dans la bouche des Prussiens, mais sans indiquer ses sources. Qui l'aurait prononcée ? Les premiers auteurs qui la rapportent, l'attribuent, soit au commandant en chef de l'armée allemande (Moltke !), au prince Frédéric-Charles, commandant la 2^e armée, au général Voigts-Rhetz, chef du 10^e corps allemand, stationné au Mans, enfin au général von Schmidt, commandant le détachement du 10^e corps, chargé de surveiller l'armée de Chanzy en retraite. En réalité, on n'en sait rien, aucune source allemande ne permet d'en établir l'authenticité.

Et du côté français ? « *Les premiers récits des événements de Pontmain mentionnent tous une seconde apparition de la Sainte Vierge...* » Non ! Pour s'en tenir aux seuls récits officiels, ni la *Notice* de l'abbé Richard sur "l'Événement de Pontmain", dont la première édition parut le 22 mars 1871, ni le *Mandement* de Mgr Wicart, publié le 2 février 1872 au terme d'une enquête rigoureuse, ne parlent d'une telle chose. La première fois qu'une "apparition" de la Vierge dont auraient bénéficié les Allemands, est évoquée, c'est dans la *SEMmaine RELIGIEUSE* de Laval, du 25 janvier 1873, comme le mentionne notre correspondant. Remarquons que l'article n'est pas signé et ne cite, lui non plus, aucune source à laquelle on puisse se référer. À notre connaissance, il n'existe pas aux Archives diocésaines de Laval ni aux Archives départementales de Mayenne d'éventuelles dépositions de ces « centaines de témoins ». Cette "manifestation" de la Vierge sur le champ de bataille n'a fait l'objet d'aucune enquête de la part de Mgr Wicart, pourtant si scrupuleux en la matière, ni d'aucuns de ses successeurs. Et pour cause, puisqu'on était dans l'impossibilité de produire aucun témoin direct du fait ! Comment, par conséquent, accorder crédit à une source si peu fiable ?

Autre remarque : dans un premier temps, ceux qui accordaient leur foi à cette "apparition" affirmèrent qu'elle coïncidait avec celle de Pontmain. Mais étant

donnée la distance du village avec la ligne de front (50 kilomètres), cela manquait de vraisemblance, alors on a inventé une "seconde apparition" sur le champ de bataille même, qui aurait "expliqué" le recul des armées allemandes.

Après la critique interne, le contexte militaire. « *Le général Chanzy lui-même déclara le repli allemand "inexplicable".* » En réalité, l'absence de renseignements sur les mouvements de l'ennemi ne lui permit pas de se rendre compte qu'il n'avait plus en face de lui qu'un rideau de troupes. Rappelons brièvement les faits. Au lendemain de la victoire du Mans (12 janvier), la II^e armée allemande reçoit l'ordre du GQG de Versailles de ne pas poursuivre l'armée de Chanzy, qui n'est plus en état d'aller délivrer Paris. Un simple détachement de troupes (moins de 3000 cavaliers et fantassins), commandé par le général von Schmidt, est chargé de talonner l'armée en retraite. Chanzy réussit à faire passer ses corps d'armée au-delà de la Mayenne. Nous sommes le 17 janvier au soir. Au même moment, von Schmidt reçoit l'ordre de se replier sur Vaiges. Avant d'exécuter l'ordre, il veut tâter la résistance des Français, c'est le combat de Saint-Mélaine du 18 janvier au matin, considéré comme le coup d'arrêt de l'avancée prussienne, et magnifié par Chanzy dans son ouvrage "*La deuxième armée de la Loire*", paru en août 1871.

Quand on consulte la version allemande des faits, tirée des archives de leur Grand État-Major, corroborée par un témoin direct, écrivant le 27 janvier 1871 dans *L'Indépendant de l'Ouest*, le journal légitimiste de Mayenne, il s'agit d'une simple escarmouche : quelques coups de canon, une fusillade peu prolongée. Von Schmidt voulait seulement s'assurer, avant d'en rendre compte à ses supérieurs, que l'armée de Chanzy occupait Laval et comptait défendre la ligne de la Mayenne. Concluons : il n'était pas nécessaire, nous semble-t-il, que notre "Généralissime aux douze étoiles" descende en personne pour repousser une simple reconnaissance ennemie...

Pontmain attend encore son historien. Tant il est vrai, comme l'écrivait notre Père, que l'ouvrage publié pour le centenaire de l'apparition, sous la direction des abbés Laurentin et Durant, "*PONTMAIN, HISTOIRE AUTHENTIQUE*" (3 vol.) a « puissamment contribué à mettre sous le boisseau le lumineux message délivré par ce dialogue du Ciel avec la terre de France en un temps de grande détresse nationale » (CRC n° 320, p. 2). En attendant l'étude décisive, il vaut mieux s'en tenir aux faits attestés et faire nôtre la sage circonspection d'un Mgr Wicart, reprise par Mgr Freppel lors de la bénédiction de la basilique de Pontmain, le 27 juin 1877. La vérité de Pontmain et les leçons de notre Reine n'en brilleront qu'avec plus d'éclat.

Frère Thomas de Notre-Dame du perpétuel secours.



LE PATRON, C'EST SAINT JOSEPH !

LE 1^{er} mai 1987, l'abbé de Nantes, notre Père, s'écriait : « *Ce que je voudrais du Pape, c'est qu'il dise que saint Joseph est le patron de l'Église, cela veut dire qu'il faut qu'on lui obéisse.* »

La lettre apostolique *PATRIS CORDE* de François a exaucé ce souhait. Du moins, sa première partie, car pour ce qui est d'obéir à saint Joseph... Les pensées du Pape sont bien éloignées de celles du chef de la Sainte Famille, qui n'a d'autres volontés que celles du Cœur Immaculé de son épouse.

Voyez plutôt : le 30 janvier dernier, le pape François, s'adressant aux membres du Bureau de catéchèse de la Conférence épiscopale italienne a déclaré faire siennes « *les paroles de saint Paul VI : "Nous devons regarder le Concile avec reconnaissance envers Dieu et avec confiance pour l'avenir de l'Église ; il sera le grand catéchisme des temps nouveaux."* (23 juin 1966) »

Avant d'ajouter : « *Le Concile est le magistère de l'Église. Ou tu es avec l'Église et tu suis donc le Concile, ou alors, si tu ne suis pas le Concile et que tu l'interprètes à ta façon, comme tu le veux, tu n'es pas avec l'Église. Nous devons être exigeants sur ce point, sévères. Le Concile ne doit pas être négocié.* »

Cette rigueur est d'autant plus inattendue que le Saint-Père venait de rappeler les dispositions du bon catéchiste : « *proximité, ouverture au dialogue, patience, accueil cordial qui ne condamne pas* ».

Le Pape continue : « *Cela me fait beaucoup penser à un groupe d'évêques, un groupe de laïcs, des groupes, qui, après le concile Vatican I, sont partis pour poursuivre la "vraie doctrine" qui n'était pas celle du concile Vatican I : "Nous sommes les vrais catholiques !" Aujourd'hui, ils ordonnent des femmes. L'attitude la plus sévère, pour protéger la foi sans le magistère de l'Église, te conduit à la ruine.* »

Cette comparaison de l'opposition aux nouveautés de Vatican II avec le schisme des "vieux-catholiques" et du théologien allemand Döllinger nous fait sourire, car François ne fait que reprendre l'accusation portée naguère par le Père Congar, à laquelle notre Père répondit dans une page mémorable ! (cf. « *Lettre ouverte au frère Yves Congar* », CRC n° 113, janv. 1977)

« Tu écris en effet : « *Döllinger a refusé une définition conciliaire* », relevait notre Père. Curieusement, tu ne mentionnes pas laquelle : la définition de l'infailibilité pontificale. Mais tu ometts un *détail*, qui invalide ton raisonnement *par analogie*, qui brise ton arrogance, remet en cause ton discours et te

confond, toi l'accusateur de tes frères, et ce détail, tu ne peux pas ne pas le savoir : **Döllinger a refusé une définition conciliaire revêtue de tous les caractères de l'INFAILLIBILITÉ**, de la vérité divine indiscutable, irréformable, nécessaire, en un mot catholique, il a refusé un dogme révélé, devenu par un acte solennel de l'Église un article de foi que nul ne saurait mettre en doute sans hérésie ni refuser sans renier sa foi et faire schisme.

« Or, et cela encore tu le sais parfaitement, aucune ligne, aucun mot de Vatican II ni de Paul VI n'est revêtu de la même autorité infailible, et donc ne s'impose pareillement à l'assentiment des fidèles, n'ayant point la perfection d'une vérité munie d'une garantie divine intégrale. *L'analogie est menteuse, la dissemblance est certaine.* »

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DEMEURE INFAILLIBLE.

Précisément, le mois dernier, frère François a appliqué nos amis parisiens du cercle Charles de Foucauld à l'étude de ce dogme de l'infailibilité pontificale, qui est la clef de voûte de l'opposition de notre Père à la religion conciliaire. Le 14 février, notre frère acheva la réunion en laissant son auditoire sur cette interrogation primordiale : **Comment se manifeste aujourd'hui dans l'Église son infailibilité ?**

Nous vous laissons imaginer le train des réflexions de nos amis ! Voici, en guise d'échantillon, une proposition de réponse envoyée par l'un d'eux :

Mon cher frère François,

Au cours des dernières décennies du vingtième siècle, au moment où les hérésies du concile Vatican II relayées et amplifiées par les papes Paul VI et Jean-Paul II ont paru submerger la Chrétienté, la publication et le dépôt à Rome des trois *Livres d'accusation* de l'abbé de Nantes ont mis en lumière l'infailibilité de l'Église. Contrairement à ce que pensent beaucoup d'observateurs superficiels, ces trois libelles ne constituent pas un jugement, encore moins une condamnation des papes Paul VI et Jean-Paul II. Ils sont une *plainte* au sens de « porter plainte », une *provocation*, un *défi* adressé au Pape de se juger lui-même.

Il faut bien comprendre que ces démarches n'étaient pas juste des barouds d'honneur, encore moins des amusements théologiques ou des provocations gratuites. Les conséquences pratiques ont été très importantes. Premièrement, ces *Livres* ont été et demeurent une preuve tangible, matérielle, qu'il n'y a pas unanimité dans l'Église sur les nouveautés aberrantes du Concile et postconcile.

Deuxièmement, du fait qu'ils n'ont pas fait l'objet d'un examen détaillé et public de la part de l'autorité

ecclésiastique ni d'une condamnation motivée, les *Livres d'accusation* donnent à tout fidèle la possibilité de refuser les nouveautés hérétiques du Concile tout en restant dans l'Église. Certes, dans l'esprit de nos adversaires, c'est une situation temporaire, une sorte de sursis, mais c'est un sursis qui dure maintenant depuis cinquante ans et dont on peut espérer qu'il durera jusqu'à la grande offensive du Cœur Immaculé de Marie !

Cette protection assurée par les *Livres d'accusation*, tout phalangiste peut l'expérimenter, par exemple dans sa paroisse :

« Monsieur, Madame, si vous n'acceptez pas le concile Vatican II, vous n'êtes plus dans l'Église !

– Erreur, je ne fais que répercuter les accusations portées à Rome par l'abbé de Nantes dans ses trois Livres d'accusation, qui sont toujours en attente de jugement ! »

Cette incapacité du Pape et des évêques à porter une condamnation motivée des *Livres d'accusation* au terme d'un procès ecclésiastique régulier est une manifestation de l'infaillibilité de l'Église.

En 1981, frère Bruno a rencontré Mgr Re, alors substitut de la Secrétairerie d'État du Vatican, et lui a demandé quelles étaient les erreurs de l'abbé de Nantes. Mgr Re a répondu qu'il n'y avait « aucune erreur dogmatique, ou doctrinale, ou même simplement théologique. Néanmoins, on peut reprocher à l'abbé de Nantes, d'une manière beaucoup plus générale, une situation ecclésiale erronée. »

Cependant, beaucoup d'hommes d'Église ont adopté une attitude beaucoup plus hostile, surtout depuis les années 2000. Une de leurs manœuvres de diversion a consisté à attaquer les recherches de notre Père sur l'Eucharistie. Ils en font une caricature ignoble et s'en servent pour accuser l'abbé de Nantes d'hérésie, ce qui les dispense, croient-ils, d'avoir à examiner les accusations de la CRC contre les erreurs de la nouvelle religion conciliaire.

Les canonisations des papes Paul VI et Jean-Paul II sont utilisées parfois comme un autre moyen d'escamoter les accusations de l'abbé de Nantes. On nous dit qu'à partir du moment où ces papes ont été canonisés, tous leurs enseignements sont revêtus de la même note d'infaillibilité que celle du magistère ordinaire et extraordinaire. À cela, on peut répliquer que même si Paul VI et Jean-Paul II avaient été réellement saints, ce serait une exagération de dire que tous leurs enseignements sont infaillibles. Ensuite, lors des procès de canonisation de Paul VI et Jean-Paul II, les accusations portées à leur rencontre dans les trois *Livres d'accusation* ont été délibérément ignorées en dépit des appels publics de frère Bruno, ce qui a constitué une grave irrégularité et une nouvelle dérobade de l'autorité ecclésiastique. En revanche, cette irrégularité sera un argument précieux

pour les juges ecclésiastiques, le jour où il faudra invalider ces canonisations.

P. B.

UNE VOIE SÛRE, MAIS ÉTROITE...

En attendant ce temps béni, la CRC demeure une étiquette infamante, ou plutôt, le gage de l'ultime béatitude prêchée par Notre-Seigneur, celle des persécutions. Un père de famille CRC, pilier de paroisse dans une église desservie par la Fraternité Saint-Pierre en a fait l'amère expérience, de façon exemplaire :

Cher frère Bruno,

Hier soir, notre curé m'a demandé de venir le voir. Il a reçu plusieurs lettres anonymes de menaces : menaces physiques et menaces de scandales. Il me dit ne pas pouvoir deviner les expéditeurs de ces lettres et n'a eu l'autorisation de me montrer que la moins violente.

Le contenu de ces lettres ne vous surprendra pas, il est toujours le même étalage d'inepties et de haine. Les menaces à notre rencontre et à l'encontre de notre curé sont, en ce qui nous concerne, inédites.

Notre curé, après avoir consulté ses supérieurs et l'évêque du diocèse, m'a demandé de nous retirer de la paroisse : plus de messe, plus de sacrements, plus de catéchisme... Les menaces contre lui, et contre l'établissement de cette paroisse me font pencher vers le retrait. Mais le mode opératoire, lettres anonymes et dénonciations publiques, me soulève le cœur. Par obéissance, nous changerons de paroisse, mais que dois-je répondre ?

« *Le CRC est seul* », nous répétait notre Père... Nous l'expérimentons aujourd'hui. Plus que jamais, la séparation physique d'avec la maison Saint-Joseph est dure à soutenir. Nous avons décidé, mon épouse et moi, de vous demander de nous recevoir dans la Phalange, si vous nous en jugiez dignes. La réponse du Ciel est un premier sacrifice.

Pouvons-nous vous demander de prier pour nous, ainsi que nous prions pour vous ?

En union de prières dans le Cœur de Jésus-Marie,
L. D.

Et voici la réponse de frère Bruno, utile à tous par son rappel de la voie étroite et sûre où nous a engagés notre Père : la Contre-Réforme dans l'Église. Il n'est que de bien nous y tenir !

Chers amis,

Tout d'abord, je vous remercie beaucoup de me prévenir de cette cabale dont votre famille est actuellement l'objet. C'est la "récompense", dans la peine, de sa fidélité au combat de Contre-Réforme de notre bienheureux Père dont nous fêtons aujourd'hui le onzième anniversaire du *dies natalis*. Cette lâche attaque montre que tous les deux êtes bien dignes

de prononcer votre acte d'allégeance. C'est donc bien volontiers que je réponds *oui!* à votre demande d'adhésion à la Communion phalangiste.

Pour ce qui est de l'attitude à adopter face à cette attaque, voici ce qu'il me semble bon de vous répondre après avoir mûrement réfléchi.

1. Cette paroisse est tenue par des prêtres de la Fraternité Saint-Pierre qui compte certainement dans ses rangs beaucoup de bons prêtres, peut-être même assez proches de nos idées, notamment sur le Concile... Dans le désastre actuel que connaissent l'Église et la société dans laquelle nous vivons, et eu égard aux difficultés incroyables auxquelles sont confrontées nos familles CRC, la vôtre en particulier, pour garder la foi et élever leurs enfants, ces paroisses tenues par la Fraternité Saint-Pierre ou d'autres mouvements traditionalistes sont des îlots, c'est évident, qui permettent de "tenir" spirituellement; sans compter l'entraide, l'amitié que l'on peut y trouver avec d'autres familles catholiques traditionnelles...

2. Il n'empêche que cette affaire fait sentir à vos dépens, très cruellement, la fausseté de la position de ces prêtres de la Fraternité Saint-Pierre... qui par leur silence se sont ralliés à la réforme conciliaire, qui préfèrent mettre en sourdine officiellement toute critique du Concile, afin de se ménager une certaine position dans l'Église et le droit de s'occuper d'une "clientèle" de sensibilité traditionnelle... Et pour sauvegarder leur réputation de fidélité sans faille, du moins apparente, au Concile, les prêtres pour lesquels vous vous êtes dévoués ces dernières années préfèrent aujourd'hui "lâcher" votre famille. Le plus grave et le plus révoltant dans cette affaire est de voir ce prêtre, au nom de l'obéissance à son évêque et ses supérieurs, devoir se faire le complice d'un corbeau pour que, ni de près, ni de loin, il ne puisse être soupçonné d'être contre le Concile.

Partant de là, quitte à paraître obtempérer aux agissements violents du corbeau, il me semble préférable de prendre vos distances vis-à-vis de prêtres traditionalistes qui ne méritent plus votre confiance ni votre estime. Et il faut le leur dire.

Pour répondre à votre question et vous aider, je suggère d'écrire à l'abbé X. qui vous a sommé de quitter la paroisse en articulant votre lettre autour de ces trois points :

1. La lettre du corbeau est un tissu de calomnies destinées à jeter le discrédit sur toute l'œuvre de notre Père en général et sur la "grande affaire de sa vie" en particulier, qui peut se résumer ainsi : au moment même de leur discussion, l'abbé de Nantes a critiqué les nouveautés doctrinales du concile Vatican II qui lui ont semblé clairement hérétiques, notamment le droit social à la liberté religieuse. Et dès leur adoption, tel un bon fils vis-à-vis de son père, il s'est empressé de révéler au Souverain Pontife ses pénibles doutes, allant même jusqu'à

porter à l'encontre des papes Paul VI et Jean-Paul II trois *Livres d'accusation* en hérésie, schisme et scandale. Mais tout en s'opposant publiquement et fermement à cet enseignement novateur, faillible et réformable, il a fait appel au Magistère extraordinaire pour que soient ramenées par l'Église, au nom de la vérité de la Foi, l'unité et la paix.

2. Cette lettre du corbeau est surtout destinée à exercer un chantage auquel l'abbé X. a décidé de se soumettre par obéissance... Dont acte !

3. Dans ces conditions, vous l'informez de ce que votre famille se retire de la paroisse pour en rejoindre une autre afin, d'une part, de demeurer fidèle à ce service de Contre-Réforme tout en restant dans l'Église, quitte à y être reléguée à la dernière place, et, d'autre part, épargner ainsi à l'abbé X. et à ses confrères ce combat, ce service de l'Église auquel ils ne peuvent... ou ne veulent prêter main-forte.

Voilà ce qu'il me semblait bon de vous écrire pour répondre à votre peine. Quitter cette paroisse dans de pareilles conditions représente sans doute pour votre famille un gros sacrifice. Mais en vous lisant, il semble que vous consentez à le faire. En tout cas, c'est sans doute l'attitude à la fois la plus prudente et la plus adaptée vis-à-vis de traditionalistes qui montrent bien ce qu'ils valent dans le vrai et utile service de l'Église.

Avec mon affectueuse bénédiction et l'assurance de notre union de prières au très saint Cœur de Jésus et Marie,

vosre frère Bruno de Jésus-Marie.

PREMIER SAMEDI DU MOIS

De mois en mois, ce sont toujours les exercices de la dévotion réparatrice des premiers samedis qui rassemblent notre Phalange, au moins spirituellement, autour de la maison Saint-Joseph et des ermitages.

OBÉIR À SAINT JOSEPH.

En ce mois qui lui est dédié, c'est par le cœur de saint Joseph que frère Bruno voulait nous faire entrer dans l'intimité du Cœur Immaculé de Marie. Mais au préalable, il commença par proclamer que la dévotion à saint Joseph est un acte politique, dont dépend le salut de nos sociétés temporelles et de l'Église !

Telle est même la grande leçon de la Sainte Famille, que notre Père ne s'est jamais lassé de rappeler : trois personnes dont les deux plus saintes obéissent à la troisième qui l'est moins. Mais saint Joseph avait la grâce d'état, c'était lui qui représentait l'autorité de Dieu, c'était le Père. Or, cet ordre demeure au Ciel, où Jésus et Marie ne peuvent qu'obéir encore à saint Joseph !

De ce mystère, il résulte que ceux qui sauveront la société seront ceux qui voudront bien obéir à leur tour à l'autorité paternelle qui représente Dieu le Père.

« La Sainte Famille est le modèle de l'Église ; l'Église est le modèle de la société temporelle. Rebâtissons nos familles à l'image de la Sainte Famille. Quand nous faisons de la politique, rebâtissons nos sociétés temporelles à l'image de la Sainte Famille. »

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT.

Nous ferions donc de la politique, pendant ce premier samedi du mois. Ce soir-là, au cratère, les frères diffusèrent en avant-première l'entretien qui eut lieu lors du dernier camp de la Phalange entre madame Cécile Perrin et frère Louis-Gonzague sur la réforme de l'enseignement. Sujet qui tient à cœur à nos familles s'il en est ! Afin de commenter notre Point n° 93, ils brossèrent d'abord une vaste fresque de l'évolution de l'école à travers les siècles. Dans ce domaine aussi, la Révolution marque une rupture : de l'école religieuse à l'école sans Dieu, de l'école gratuite à l'école payante pour tous, de la diversité scolaire à un monolithe étatisé... En bref, d'une école vouée à éduquer et instruire tout un peuple catholique et français à une école chargée de dégager et de former une élite sans âme. Il faut entendre cette démonstration ! (à paraître : PC 83.10, *La réforme de l'enseignement*)

Heureusement, dans le sillage des maîtres de notre école de pensée, Mgr Freppel, Charles Maurras et Henri Boegner, les voies du salut sont bien repérées. Et le maréchal Pétain a déjà mis en œuvre cette contre-révolution scolaire. À la suite de notre Père, nous n'avons qu'à recueillir et faire fructifier ce riche héritage qui sera le salut de la France, demain.

« LA PAIX EST DERRIÈRE NOUS, LA GUERRE EST DEVANT NOUS ! »

Une telle formule, en titre d'une conférence d'actualités, ne laisse pas d'inquiéter. Or, frère Bruno nous révélera qu'il s'agit du slogan de recrutement de l'armée chinoise !

Les actualités sont dominées par le face à face de plus en plus menaçant de l'aigle américain et du dragon chinois, dont les ambitions démesurées et antagonistes semblent rendre la guerre inéluctable.

L'AIGLE AMÉRICAIN.

Le récent exploit de la NASA déposant sur Mars le rover *Perseverance*, raconté en détail par frère Bruno en introduction de sa conférence, est le symbole de l'orgueil prométhéen à la base du messianisme américain. Car au-delà de la prouesse technologique, quel est le mobile de cette mission spatiale ? C'est toujours cet inlassable espoir de découvrir des traces de vie passée. Frère Bruno a la partie belle de citer le cours d'APOLOGÉTIQUE TOTALE de notre Père pour démontrer l'inanité de cette chimère ou, plus exactement, son impiété. Ces

conférences d'apologétique de notre Père, prononcées en 1985, sont toujours aussi actuelles ! (sigle : AP II)

L'avènement de la présidence Biden paraît initier un nouveau printemps du messianisme américain. Le 19 février 2021, lors de la conférence de Munich sur les enjeux de sécurité, le nouveau président des États-Unis s'est exclamé : « *L'Amérique est de retour, l'alliance transatlantique est de retour !* » Dans quel dessein ? Reconstituer une alliance des démocraties dont le leadership sera évidemment américain, pour purifier la planète de tout ferment de tyrannie et de corruption.

Voilà le rêve américain. Qu'en est-il de la réalité ? Si l'administration américaine a la tête dans les nuées, frère Bruno rappela qu'elle est embourbée dans la crise sanitaire : le cap des 500 000 décès de la covid a été franchi et les perspectives économiques sont rien moins que maussades.

Mais le pharaonique plan de relance de 1900 milliards de dollars ? Notre frère, à la suite des analystes les plus sérieux, démontre que la relance américaine, par sa démesure et même son absurdité, risque d'accoucher d'une violente récession. La distribution massive de chèques de 1400 dollars aux ménages, prétendument pour relancer l'économie par la consommation, n'est pas seulement immorale, mais c'est une ineptie : rentable en termes de politique électorale, elle est inefficace économiquement. Son résultat le plus spectaculaire, outre l'aggravation de l'inflation, est en effet pour l'instant une explosion record de la spéculation des particuliers sur les marchés financiers ! « *À la veille même d'un désastre, constate frère Bruno, voilà l'Amérique tout entière, à l'initiative de ses chefs, livrée à la débauche du jeu d'argent.* »

Voyons ensuite ce colosse aux pieds d'argile à l'œuvre dans le jeu géopolitique et plus particulièrement au Moyen-Orient, qui demeure le principal foyer d'incendie dans le monde. Après les années Trump, marquées par une politique de "pression maximale" sur l'Iran et de soutien intense apporté à Israël, les États-Unis cherchent désormais à rééquilibrer les rapports de force pour éviter un conflit majeur.

Tandis que frère Bruno passe en revue les pays de la région où s'exerce l'influence américaine, on s'étonne de voir la première puissance mondiale prétendre mener une grande politique internationale au gré de l'incohérence de ses scrutins nationaux... C'est la démocratie !

La comparaison avec la Russie s'impose d'autant plus que son influence au Moyen-Orient va croissant, notamment grâce à son succès incontestable, diplomatique et militaire, en Syrie. Contrairement à ses "partenaires" impliqués dans cette région, la Russie a su maintenir des relations constructives avec presque toutes les parties des conflits en cours : Israéliens et Palestiniens, sunnites et chiites, Turcs et Kurdes, Iran

et monarchies arabes du golfe Persique. Le secret de cette réussite ? Un personnel diplomatique hautement qualifié et spécialisé, et un souci de continuité dans la conduite de la politique étrangère. Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères, incarne cette diplomatie : il occupe ce poste depuis quinze ans !

LE DRAGON CHINOIS.

Il existe toutefois un dossier sur lequel Joe Biden entend maintenir le cap de son prédécesseur : les relations avec la Chine, contre laquelle il promet de mener une « *compétition extrême* ».

Frère Bruno rappelle d'abord que la Chine demeure plus que jamais une puissance communiste : délation institutionnalisée, travail écrasant, urbanisation forcée et... camps de "rééducation". Le monde pleure sur la minorité musulmane du Xinjiang, mais notre frère tourne plutôt nos cœurs vers nos frères persécutés de l'Église clandestine.

L'idée que le développement économique de la Chine s'accompagnerait inéluctablement d'un mouvement de démocratisation fut une monumentale illusion. Illusion intéressée, de la part des investisseurs étrangers avides de profiter de la main-d'œuvre chinoise bon marché en délocalisant.

Aujourd'hui, devenu victime de la guerre économique entreprise par Pékin, l'Occident découvre, mais trop tard, l'ampleur de sa faute.

L'offensive commerciale de la Chine lui a fait conquérir les marchés de produits finis et s'implanter dans les régions du globe riches en matières premières, tandis les fameuses "routes de la soie" sécurisaient ses importations et exportations.

Le volet financier de cette guerre économique vise à imposer la Chine comme la future banque du monde, par la multiplication des investissements à l'étranger. C'est à une véritable colonisation par la dette qu'on assiste : les états bénéficiaires de ces investissements, principalement en Afrique, sont bientôt dépendants de la Chine, économiquement et politiquement.

Frère Bruno développa particulièrement l'exemple de Djibouti, béatement abandonné par la France en 1977. Elle fut vite remplacée par les Chinois : Pékin détient aujourd'hui 80 % de la dette de ce pays, qui représentait en 2009 90 % de son PIB.

Devenu puissant, le dragon rouge montre désormais ses griffes. Entre 2000 et 2019, son budget militaire a bondi de 22 à 260 milliards de dollars !

La première de ses victimes potentielles est la prospère Taïwan. Après avoir retracé l'histoire de cette province chinoise rescapée de la révolution communiste en 1949, mais lâchée peu à peu par toutes les puissances occidentales, à commencer par la France, frère Bruno présenta sa situation actuelle : d'un côté l'ogre de Pékin résolu à la reconquérir et qui multiplie

les démonstrations de force ; de l'autre, la nouvelle administration américaine, dont le soutien se manifeste moins fermement que celui de Donald Trump. Quelle serait sa réaction à une attaque chinoise sur Taïwan ?

Le second théâtre de l'expansionnisme chinois est la mer de Chine méridionale, par où transite près de 40 % du commerce mondial. La Chine y mène une stratégie d'occupation et de militarisation des îlots qui la parsèment, spécialement dans les archipels Paracels et Spratleys, pourtant situés dans des eaux revendiquées par d'autres états riverains. Si ces derniers sont trop faibles pour s'y opposer, en revanche, les États-Unis ont engagé un renversement stratégique en faveur de l'Asie : ils contrôlent tous les détroits permettant l'accès de la marine chinoise aux océans Pacifique et Indien, disposent sur place de près de 60 % de leurs forces aéronavales et comptent bien empêcher Pékin d'accaparer cette région stratégique. Désormais, les deux marines se jaugent, se frottent, avec une détermination de part et d'autre toujours plus affirmée.

Et la France, pendant ce temps ?

« L'horizon de la France, du moins dans l'esprit de notre classe politique, c'est le 21 juin 2021... date des élections régionales... qui donneront certainement plus de visibilité... sur 2022... année des élections présidentielles. En tout cas, nous savons que, d'ici là, tout ce qui, en politique, sera dit et décidé dans notre pays le sera en fonction de ces seules échéances. »

Nouvelle-Calédonie, dette publique, vaccin, Union européenne : tous ces dossiers ne sont plus que des enjeux électoraux.

Heureusement, frère Bruno conclut lumineusement cette conférence sombre : « Nous savons par notre Père que les États-Unis et la Chine, malgré leurs toutes-puissances économique et financière, n'ont pas d'autre vocation que d'occuper, chacun de son côté, un bas-côté de l'histoire. Laissons-les se battre entre eux ! Mais nous savons par Notre-Dame de Fatima que la Russie a désormais vocation à jouer un rôle de premier plan dans l'histoire, dans l'orthodromie divine. C'est elle qui sera son instrument dans des relations internationales restaurées, apaisées, car elle est l'objet d'une mystérieuse prédestination, d'une inexplicable préférence du Cœur de Dieu qui l'a confiée au Cœur de la Sainte Vierge. Mais elle doit d'abord se convertir, ce qui est du seul pouvoir du Saint-Père, qui doit la consacrer précisément à ce Cœur Immaculé. Il faut beaucoup prier pour le Saint-Père ! »

SAINTE MARIE NOUVELLE

Ce triomphe du Cœur Immaculé de Marie, frère Bruno nous l'avait donné à pressentir, dans les dernières conférences de la retraite *SAINTE MARIE NOUVELLE*, diffusées au cours de ces deux jours de recollection. Notre frère y dévoile l'orthodromie mariale des derniers temps que nous vivons.

Depuis les apparitions de la Vierge de Paris à la rue du Bac, en 1830, nous assistons à la révélation de la Royauté universelle de l'Immaculée Médiatrice : « *Reine de l'univers, et particulièrement de la France, et de chaque personne en particulier.* » Rejetée par des pouvoirs temporels impies et dédaignée par les autorités ecclésiastiques, Notre-Dame a fui la capitale pour établir sa Cité sainte à Lourdes, d'où elle garda dans le cœur des Français la foi des anciens jours : catholiques et français toujours ! Avant de se réfugier encore plus loin, au Portugal, son fief inviolable.

C'est à Lourdes aussi qu'elle révéla son Nom, "IMMACULÉE CONCEPTION", qui contient tout son secret. Après nous avoir rappelé les longues controverses qui préludèrent à la proclamation de ce dogme en 1854, frère Bruno s'appliqua, à la suite de notre Père, à nous en donner une vue positive. Car l'Immaculée Conception, c'est bien plus que le privilège négatif d'avoir été préservée du péché originel ! Le saint pape Pie IX l'exprima merveilleusement dans sa bulle *INEFFABILIS* : Dieu créa l'âme de la Vierge « *dans une telle plénitude d'innocence et de sainteté, qu'on ne pût, au-dessous de Dieu, en concevoir une plus grande et que nulle autre pensée que celle de Dieu même ne pût en mesurer la grandeur* ».

Notre Père insistait : « Ce sont les richesses de Marie qu'il faut développer : c'est l'inhabitation de la Sainte Trinité en elle, c'est-à-dire ses rapports intimes avec le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit. Tout cela nous ouvre sur des abîmes ineffables que Dieu seul peut concevoir. »

Contempler ce mystère ravissant fut son principal emploi dans ses dernières années. Ce qu'il a découvert, c'est un secret ! que frère Bruno dévoile, partiellement, aux auditeurs de ces conférences d'une richesse étourdissante (sigle : S166). C'est cela qui fonde notre espérance inconfusable dans le triomphe prochain du Cœur Immaculé de Marie, Vierge guerrière, Vierge souveraine, Médiatrice universelle !

SAINT JOSEPH SARTO.

Peut-être l'avez-vous remarqué ? Dans les actualités, le pape François brille par son absence. Tout simplement parce qu'en s'obstinant à refuser cette divine orthodromie mariale, il perd toute influence sur le cours de l'histoire.

En revanche, pour conclure notre session mensuelle, frère Bruno attisa une dernière fois notre espérance en nous désignant le saint qui, au dire de notre Père, fut la plus fidèle image de saint Joseph

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. - CD : achat 5€.

Ajouter le prix du port.

◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

FÉVRIER 2021

- ACT. L'HOMME INGOUVERNABLE. 1 DVD - 1 CD.
- F 88. LA VIERGE MARIE, RÉGENTE DE FRANCE PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871. 1 DVD - 1 CD.
- L 168. MGR FREPPEL, 1887-1891. PRÉSENTATION DU TOME IV. 1 DVD - 1 CD.

MARS 2021

- ACT. « LA PAIX EST DERRIÈRE NOUS, LA GUERRE EST DEVANT NOUS ! » 1 DVD - 1 CD.
- PI 3. 13. MGR CHARLEBOIS. 2. L'ÉVÊQUE ERRANT. 3. L'EXCELLENCE DE LA CHRÉTIENTÉ CANADIENNE-FRANÇAISE. 1 DVD - 1 CD.

◆ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2020.

FÉVRIER 2021

- PC 83. LES 150 POINTS DE LA PHALANGE DE L'IMMACULÉE.
 6. « PRIE, COMMUNIE, SACRIFIE-TOI, SOIS APÔTRE... DE L'IMMACULÉE. »
 7. ENTRETIEN : L'ISLAM SOUS LA TOISE.
 8. 2000 ANS DE CHRÉTIENTÉ : LA CITÉ DE DIEU CONTRE LA CITÉ DE SATAN. 3 DVD - 3 CD.

ici-bas : saint Joseph Sarto, saint Pie X. Quel modèle pour François ! C'est surtout son amour ardent, intime de la Vierge Marie qui l'identifie à saint Joseph. Amour tel qu'il lui a fait prophétiser les révélations de Fatima !

« *Il Nous semble, à en croire un secret pressentiment de Notre âme, que Nous pouvons nous promettre pour un avenir peu éloigné l'accomplissement des hautes espérances et assurément non téméraires que fit concevoir à notre prédécesseur Pie IX et à tout l'épiscopat catholique la définition solennelle du dogme de l'Immaculée Conception de Marie.* » (AD DIEM ILLUM, 2 février 1904)

Nôtre est son espérance et nôtre sera bientôt son accomplissement !

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. - <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.